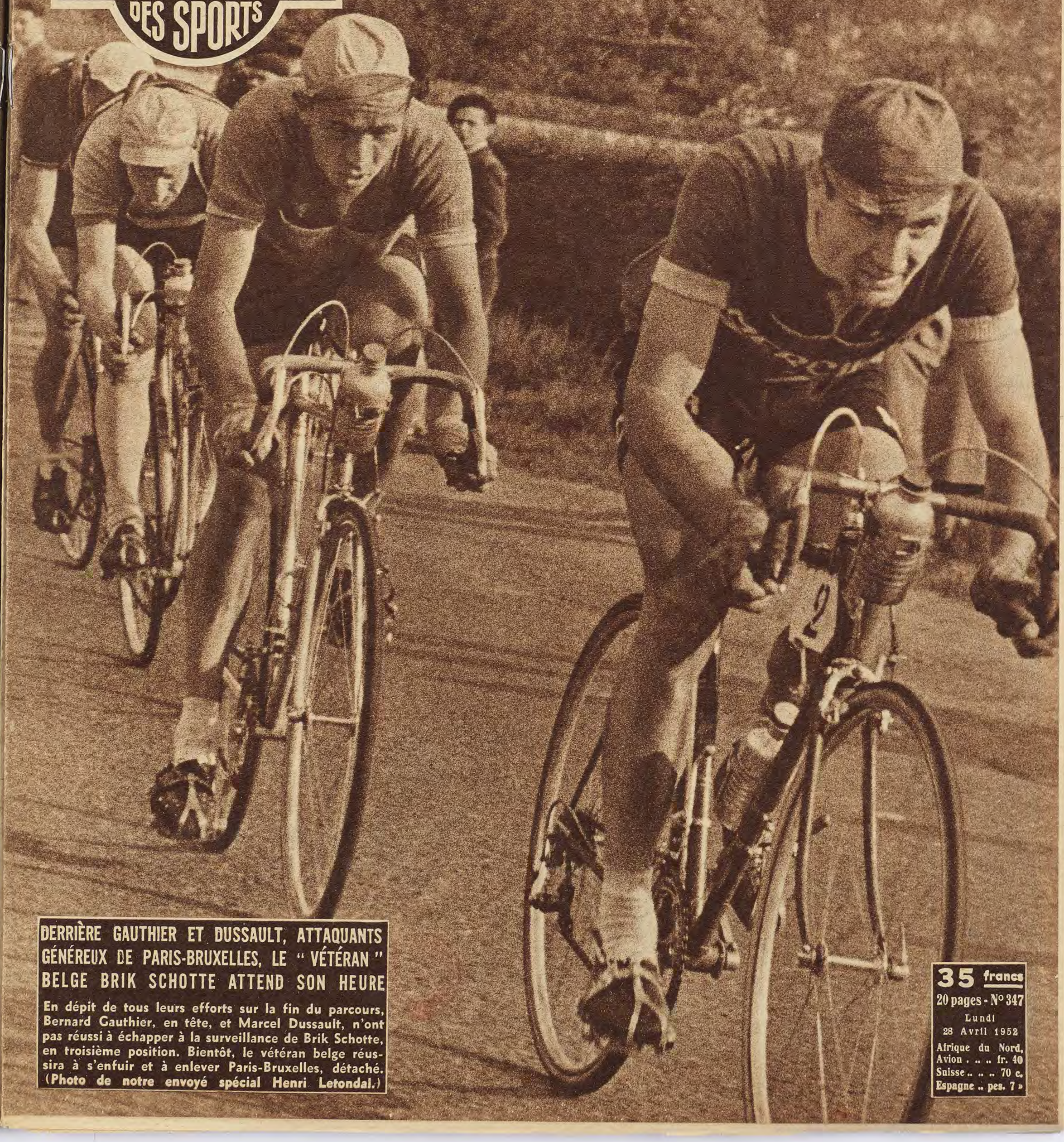
But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce n° : 20 PAGES

LE PREMIER CHAPITRE DES SOUVENIRS DE JEAN PRAT, 34 FOIS INTERNATIONAL



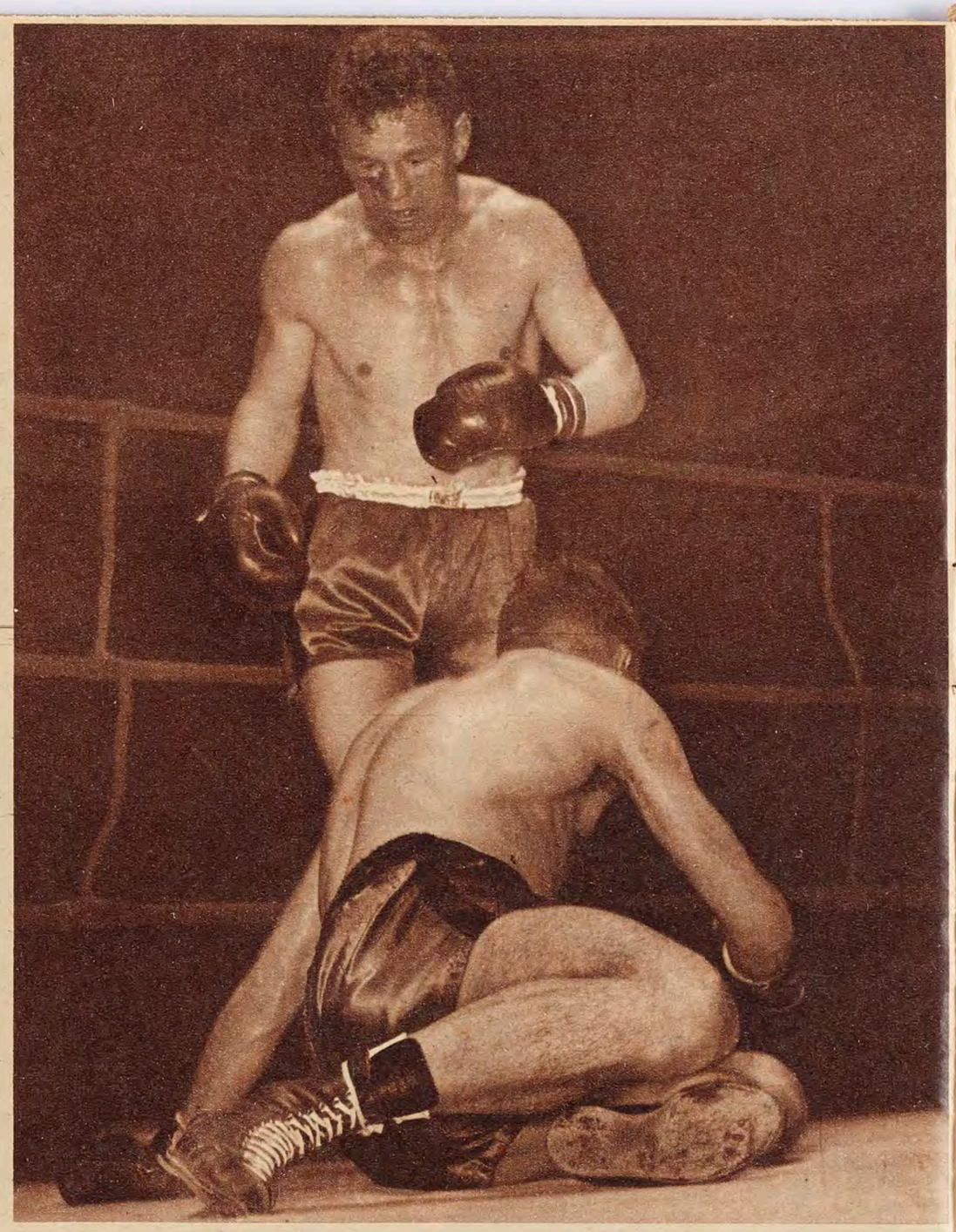
DERRIÈRE GAUTHIER ET DUSSAULT, ATTAQUANTS GÉNÉREUX DE PARIS-BRUXELLES, LE " VÉTÉRAN " BELGE BRIK SCHOTTE ATTEND SON HEURE

En dépit de tous leurs efforts sur la fin du parcours, Bernard Gauthier, en tête, et Marcel Dussault, n'ont pas réussi à échapper à la surveillance de Brik Schotte, en troisième position. Bientôt, le vétéran belge réussira à s'enfuir et à enlever Paris-Bruxelles, détaché. (Photo de notre envoyé spécial Henri Letondal.)

35 francs
20 pages - N° 347
Lundi
28 Avril 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lundi dernier, sur le ring du Palais des Sports, Dauthuille et Humez ont livré un combat fantastique que le Nordiste remporta aux points. Dauthuille (à droite) attaque son rival.



Durant les trois premiers rounds, la bataille n'éclata pas. Humez cherchant à boxer et Dauthuille attendant de placer un coup puissant. Au 4e round, Humez s'écroula sur un contre.

★ ★ Volontaire et pas visiblement diminué par son voyage au tapis pour 9 secondes, Humez tint tête à Dauthuille et prit même souvent l'offensive, d'autant plus que son adversaire se montrait curieusement assez lent. Plus précis, plus rapide, le Nordiste marqua des points précieux et s'assura l'avantage à son tour. Ici, Dauthuille, en se désaxant, évite un uppercut au corps.

SERGE GROUSSARD

Humez en a pleure...

Ça ira ! Parce que...

Et Humez, de sa main déjà bandée de sparadrap, bat l'air en un geste qui veut tout dire. Il a jeté ces quatre mots d'une voix jeune, haut placée, où traîne l'accent du Nord. Il est bien calé sur sa chaise. Il suit d'un œil amusé le va-et-vient des soigneurs, des journalistes, des boxeurs des combats préliminaires que, par la porte ouverte, il voit passer un à un dans le couloir. Au départ, ils sautillent, ils font jouer leurs dorsaux ; ils ont le regard dur, le visage net ; au retour...

Il lève le front vers un grand garçon souriant et jeune qui a plutôt l'air d'un boxeur de cinéma que d'un manager.

— M'sieur Capon ! Vous êtes sûr que les pays sont tous bien casés ?

— Mais oui, t'inquiète pas ! Je suis allé voir. D'ailleurs, tu les entendras !

Humez sourit. Un sourire sans retenue, un vrai sourire. Comme si tout à l'heure ce n'était pas un combat qu'il allait livrer !

Et quel combat...

« Le carrefour de sa carrière... » : on peut hocher la tête parfois devant de telles formules. On peut penser : ils se laissent gagner par l'ambiance, ils sont gentils... Mais non ! Ce soir, — dans un quart d'heure, dans cinq minutes..., — ce ne sera pas seulement la place toujours provisoire de premier poids moyen de France qui sera en jeu, le vainqueur aura droit à la rencontre, celle qui, pour tout boxeur professionnel conscient, est l'aboutissement rêvé de sa carrière : la rencontre avec le champion du monde. Et le champion qui montera sur le ring du Palais des Sports devant le triomphateur d'aujourd'hui, c'est Ray Sugar Robinson.

Il n'y a pas que cela !

Jusqu'ici, Humez a accumulé les victoires. C'est un fait. Mais... mais il n'a pas convaincu ! Ni les spécialistes, ni le public, n'ont reconnu chez lui l'harmonie, le rayonnement, la couleur qui font les seigneurs du ring, ceux qui attirent les foules et qui ne les laissent jamais froides, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent... Lentement, durement, étape par étape, victoire aux points par victoire aux points, il s'est hissé jusqu'à la grande vedette; on murmure que, s'il a réussi à l'atteindre, c'est que pour le moment l'époque des seigneurs est révolue. Un bon ouvrier, consciencieux, courageux, solide. Apte à se maintenir longtemps au rang qu'il occupe ce soir...

C'est précisément un homme de grande classe qu'il va affronter. Un de ces fils de la chance qui sont allés outre-Atlantique amasser les dollars et, partant, lui ont laissé ces derniers temps le champ libre. Les fils de la chance reviennent au bercail, soit que les contrats américains se fassent plus modestes, soit qu'après avoir subi quelques défaites ils ressentent le besoin de redorer leur blason par une belle campagne européenne. Si Humez gagne, tout se métamorphosera : on sera obligé d'admettre que, malgré les apparences, malgré cette sobriété qui lui est à jamais propre, il est « concrètement » au rang des meilleurs. Car, dans un instant, il trouvera en face de lui pour la première fois, non plus un honnête premier plan national, non plus un grand nom au passé trop chargé, mais une valeur mondiale actuelle ; un des deux ou trois boxeurs français dont le nom seul remplit le Palais des Sports.

Voici deux mois, on a déjà donné à Humez une chance en lui procurant un adversaire qui, coup sur coup, avait remporté aux Etats-Unis deux victoires qu'on disait d'ailleurs heureuses. Il faut avouer que l'expérience ne fut pas concluante. Les juges ont proclamé Humez vainqueur, mais le Nordiste se souviendra longtemps des huées qui accompagnèrent le verdict, huées si persistantes et si fortes qu'ils les entendait encore quand on soignait ses blessures en cette chambre même où, en ce moment, il attend qu'on l'appelle.

— Oui, ça sera dur. Y a pas de doute. Mais j'ai confiance. Je l'userai.

Pour celui qui l'observe et qui l'écoute répondre aux questions classiques, il est évident que ce garçon est sans forfanterie. Il s'agit d'une confiance totale. Parce qu'on lui demande son avis, pourquoi ne l'exprimerait-il pas ? Peut-être serait-il plus sage, plus logique, de se taire ou de dire : « On verra bien... » puisque, de toute façon, dans moins d'une heure, il sera revenu ici, sur cette chaise qu'il occupe, et qu'alors... Le calcul, la nervosité ou le bluff, rien de tout cela n'existe plus pour lui. A Hénin-Liétard, dans son fief, sous les yeux de ceux qui l'ont toujours connu, il s'est préparé avec tant de méthode, de volonté, de rigueur, qu'il se sent prêt. Prêt au sens absolu. Les jambes, la frappe, le machinisme, tout cela est au point. Au cours des semaines d'entraînement, des séances sévères où il lui arrivait de se trouver alourdi ou fatigué, il a certes connu l'anxiété, le découragement. Sachant que la certitude de vaincre serait, l'heure venue, son principal atout, il s'est littéralement hypnotisé lui-même et à force de se dire : « Je gagnerai », il en est arrivé à ne pas même songer une seconde à l'éventualité d'une défaite. Il ne peut pas ne pas gagner ! A force d'acharnement, il connaît une forme qu'il n'a jamais eue ; à force de combats, ils possède une science du ring qui lui permet de réfléchir sur les fautes de son dernier match, il a compris que, s'il se laissait aller à son tempérament de batailleur, il était perdu ; par conséquent, tout est prévu, tout doit s'enchaîner comme dans un livre bien construit ; et l'épilogue est évident.

★

Hilare, Humez se frottait sans arrêt les mains. Sa femme avait pris place devant lui, sur le siège avant, à droite du manager qui essayait d'avancer; elle promenait un regard incrédule sur la foule qui immobilisait la voiture. De tous les coins du boulevard de Grenelle, on accourait, on se bousculait autour d'eux et le moment vint où, effrayée, Mme Humez remonta la vitre de sa portière... On scandait : « Charlot ! Charlot ! » Les paupières de Michaélis se rapprochèrent et un sourire flotta sur son faciès de lutteur asiatique. Et nous tirant à l'écart, l'associé de Benaïm jeta :

— C'est ce soir que sa popularité commence. Mais, croyez-moi : en voilà un qui ne se laissera pas griser !

Certes non. Depuis toujours, l'ascension pour lui a été difficile. Pourquoi ? Il suffisait pour le comprendre de le voir face à face à Dauthuille, sous les projecteurs du ring.

Dauthuille : un beau gars aux proportions parfaites, sans rien d'osseux, de noué. Les combats ont marqué son visage, mais en lui laissant on ne sait quoi d'enfantin. Ses traits ne sont ni déformés, ni bosselés. Il paraît frais, neuf. Il aime sourire à pleines dents, il se sait bien balancé avec sa taille cambrée et ses épaules rondes. Son surnom de Tarzan lui sied et lui plaît. Il a cet avantage énorme : la présence. Dès qu'il paraît, on le remarque, on l'observe, on attend. Il frappe : dominé ou non, il est toujours dangereux jusqu'au bout ; combien de fois sa droite a-t-elle mis brutalement fin à une rencontre qui tournait mal pour lui. Est-ce consciemment qu'il ne cesse jamais d'être fidèle à son personnage ? Il ne s'agit pas seulement du luxe dont il s'entoure dans sa vie quotidienne ; sur le ring même, il apporte son brillant, son goût du confort. Bien qu'il n'ait pas de titre officiel, il a mis sa belle culotte aux trois couleurs de France — lors du dernier combat de la soirée, on verra le champion officiel de la catégorie : Royez-Crécy, vêtu, lui, d'une culotte anonyme. Pour préparer ce match, Dauthuille s'est assuré les services d'un Américain, un coach fameux : Al Warner ; et au lieu de s'entraîner sur place, il est allé aux environs de Caen, de même qu'aux Etats-Unis les grands champions s'isolent pour éviter la promiscuité, l'espionnage, ou les tentations.

Humez est bâti à coups de serpe. On pense à ces outils où tout est sacrifié à l'efficacité. Un corps velu, une poitrine qui semble rentrée, sans doute parce que les épaules avancent. Des os saillants. Une tête allongée, avec un crâne en pain de sucre et un front qui fuit. Le nez, écrasé à la base, s'enfile entre les yeux, puis s'écrase, devenant une masse de chair flasque et comme nivelée, puis se bosselle encore, s'épaissit en fin de course en pointant un peu vers le haut. Un menton en galoche. Il ne paie pas de mine. Quand il est en costume de ville, il devient l'homme de la rue, celui qu'on ne remarque pas. Près de la musculature de Dauthuille, la sienne paraît nouée, médiocre. Il a le dos rond et sa façon de boxer en avançant son cou trop long le conduit à se voûter davantage. Il ne donne pas une impression de puissance, on sait qu'il n'a pas la foudre dans les poings. Mais, sous les sourcils proéminents, ses yeux brillent ; des yeux attentifs, calmes, qui ne lâchent pas ceux de l'adversaire. De grands yeux qui contrastent avec ceux de Dauthuille. Il fallut du temps pour s'apercevoir qu'il imposait son jeu, qu'il menait le combat, que ses réflexes et sa souplesse primaient, tandis que les populaires acclamaient les esquives et l'élégance de Dauthuille dont ils hurlaient le nom.

Quand Humez fut cueilli par un uppercut à la mâchoire qui le jeta au tapis...

C'était un drame prévu. Voilà ce qu'attendaient ceux qui emplissaient la salle. Pourtant, une vague d'étonnement passa dans cette foule qui s'était d'un seul mouvement levée. On se taisait, et lorsqu'on est habitué aux cris que des milliers de poitrines poussent en cet instant-là, un tel silence impressionne. Aux yeux de tous, c'était la fin. Humez tourna sur lui-même, à quatre pattes, tandis qu'en sautillant Dauthuille gagnait le coin le plus éloigné. Mais au lieu de regarder dans le vague ou de suivre les mouvements rythmés du bras de Schemann, le Nordiste cherchait Dauthuille. C'était pour le voir qu'il bougeait ainsi, jambes coupées, rivé au sol. Quand il eut enfin son adversaire en point de mire, Humez le contempla intensément, les yeux fixes, la bouche serrée, et tous ceux qui remarquèrent l'expression de son visage comprirent qu'avec un tel cœur, une telle tension de tout l'être, il n'avait pas encore perdu la partie. On sentait qu'il aurait pu se relever immédiatement. Mais il attendit d'entendre le chiffre neuf pour se redresser et, dès lors, au lieu de rompre ou de tenir, il recommença à combattre à mi-distance en mitraillant des deux poings Dauthuille qui, surpris, se résolut à la prudence.

Ce ne fut pas un grand combat. Ce fut autre chose... Un duel qui prenait à la gorge. Ces deux hommes étaient aussi bien préparés l'un que l'autre. Il s'agissait de savoir qui aurait le plus d'influx nerveux, le plus d'orgueil, le plus de foi... le plus de sang-froid aussi : et, à ce propos, il y eut deux incidents révélateurs.

Comme en toute rencontre, il arrivait qu'un des combattants tint l'autre. C'était la plupart du temps des fautes involontaires, d'ailleurs, m'a-t-il semblé. Vers le milieu du match, Humez, acculé aux cordes, emprisonna le poing de Dauthuille sous son bras. L'arbitre, se trouvant du côté opposé, ne pouvait rien voir encore. Dauthuille, alors, au lieu d'essayer de se dégager en continuant le combat, se tourna vers Schemann d'un air

(Lire la suite page 6.)

HUMEZ PSYCHANALYSÉ

Je me retirerai quand je sentirai la foi et la confiance m'abandonner !

Pour rencontrer Robinson mon moral sera encore plus fort que jamais.

Q. — *Quand estimez-vous que votre véritable carrière professionnelle a commencé ?*

R. — **A Alger, lorsque j'ai battu Kouidri. Ce premier titre de champion de France professionnel m'a donné confiance pour la suite de ma carrière.**

Q. — *Estimez-vous que, physiquement, vous avez encore beaucoup à travailler pour atteindre votre maturité ?*

R. — **Je ne serais vraiment bien que lorsque j'aurais pris 2 kgs de muscle. J'ai 24 ans, le temps travaille pour moi.**

Q. — *A quel âge envisagez-vous de prendre votre retraite ?*

R. — **Je prendrai ma retraite quand je sentirai la foi et la confiance m'abandonner.**

Q. — *Si vous n'étiez pas boxeur, quel champion aimeriez-vous être?*

R. — **Louison Bobet, avec toutes ses qualités.**

Q. — *A quelle époque de votre carrière vous êtes-vous déjà senti en aussi belle condition qu'actuellement ?*

R. — **Jamais, car j'ai toujours eu le souci du poids.**

Q. — *Quels sont, dans l'ordre et sans tenir compte de vous-même, les meilleurs poids moyens du monde?*

R. — **Robinson, Turpin, Villemain, Dauthuille.**

Q. — *Croyez-vous que, au début de votre carrière, vous étiez particulièrement doué pour la boxe ?*

R. — **Je n'avais pas plus de qualités que d'autres, mais je ne suis jamais monté battu d'avance sur un ring.**

Q. — *Lorsque vous ne serez plus boxeur, aurez-vous une occupation ayant un rapport avec la boxe ?*

R. — **J'aime la boxe et je crois que**

LE VAINQUEUR DE DAUTHUILLE A RÉPONDU AVEC PRÉCISION

Humez a répondu avec sourire et précision aux questions que lui a posées notre collaborateur A. Dickson.

« Je me retirerai quand foi et confiance me quitteront. »

« Jamais car, jusqu'à présent, j'ai toujours eu le souci du poids. »

« Les 4 meilleurs : Robinson, Turpin, Villemain, Dauthuille. »

« Je ne séjournerai aux U.S.A. que si j'y suis vraiment forcé. »

HUMEZ PSYCHANALYSÉ

je resterai toujours dans son ambiance.

Q. — *Pourquoi aimez-vous gagner? Pour la satisfaction morale d'être le vainqueur ou pour les compensations matérielles que la victoire vous apporte ?*

R. — **Evidemment, les compensations matérielles ne sont pas à dédaigner, mais je ne conçois pas le gain sans la victoire. Je suis un sportif avant tout.**

Q. — *Dans quel cas particulier avez-vous ressenti une impression d'impuissance à battre tel ou tel adversaire ?*

R. — **Devant Marostégan, à Lens. J'avais du plomb dans les bras et dans les jambes. Je voyais venir les coups, sans pouvoir les éviter. C'est une impression pénible.**

Q. — *Et une impression d'invincibilité ?*

R. — **Devant Eddie Thomas. Je ne pouvais concevoir de rentrer chez moi sans le titre de champion d'Europe des poids welters.**

Q. — *Quel est le meilleur souvenir de votre carrière ?*

R. — **En 1948, lors des « Golden Gloves », à Chicago, où, devant 30.000 Américains, ma victoire a fait monter les couleurs de France et retentir la « Marseillaise ».**

Q. — *Et votre plus grande désillusion ?*

R. — **Les diverses réactions du public et de la presse après mon combat contre Norman Hayes.**

Q. — *Quel est votre état d'esprit quand vous montez sur le ring ?*

R. — **Vaincre à tout prix.**

Q. — *Et quand vous descendez ?*

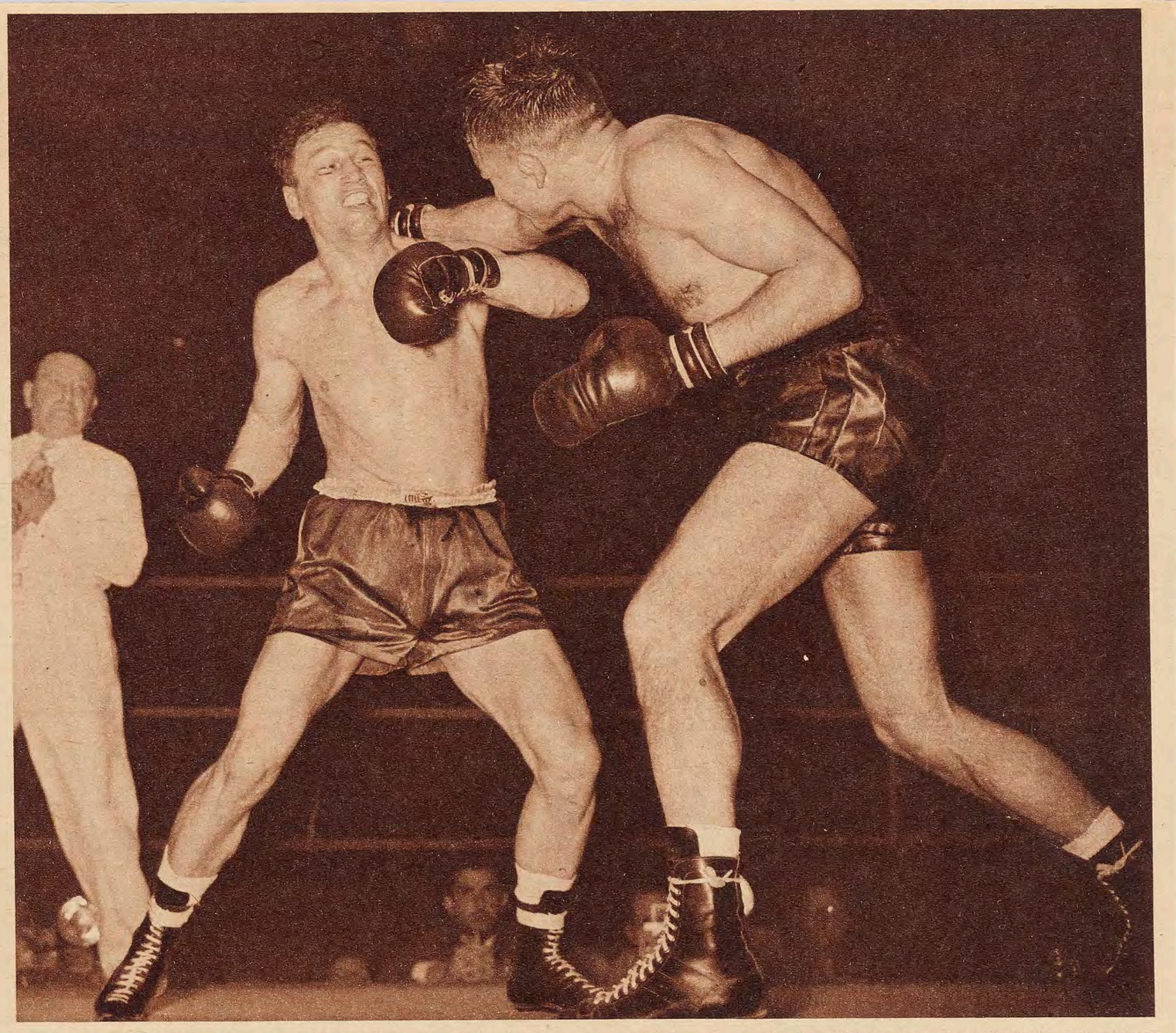
R. — **Profiter de ma victoire en compagnie d'amis fidèles.**

Q. — *Si vous rencontrez Robinson, suivrez-vous un entraînement particulier et avez-vous l'impression que votre moral sera intact ?*

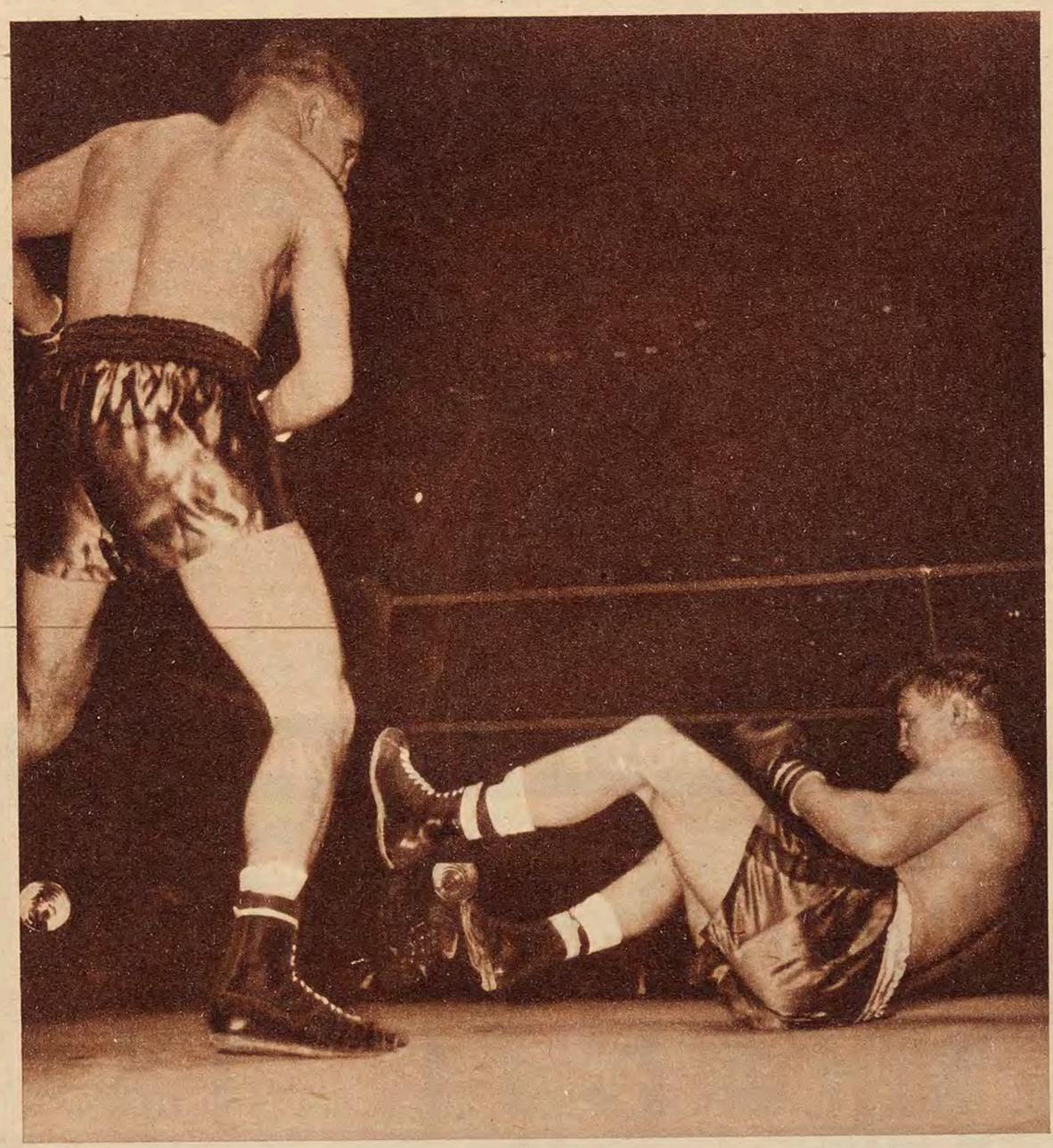
R. — **Je ferai le maximum à l'entraînement, et mon moral sera plus fort que jamais. Je le répète, je ne pars jamais battu d'avance.**

Q. — *Resteriez-vous en Amérique plusieurs mois comme le firent Cerdan, Villemain et Dauthuille ?*

R. — **Je ne séjournerai aux U.S.A. que si je me trouve dans l'obligation absolue d'y demeurer.**

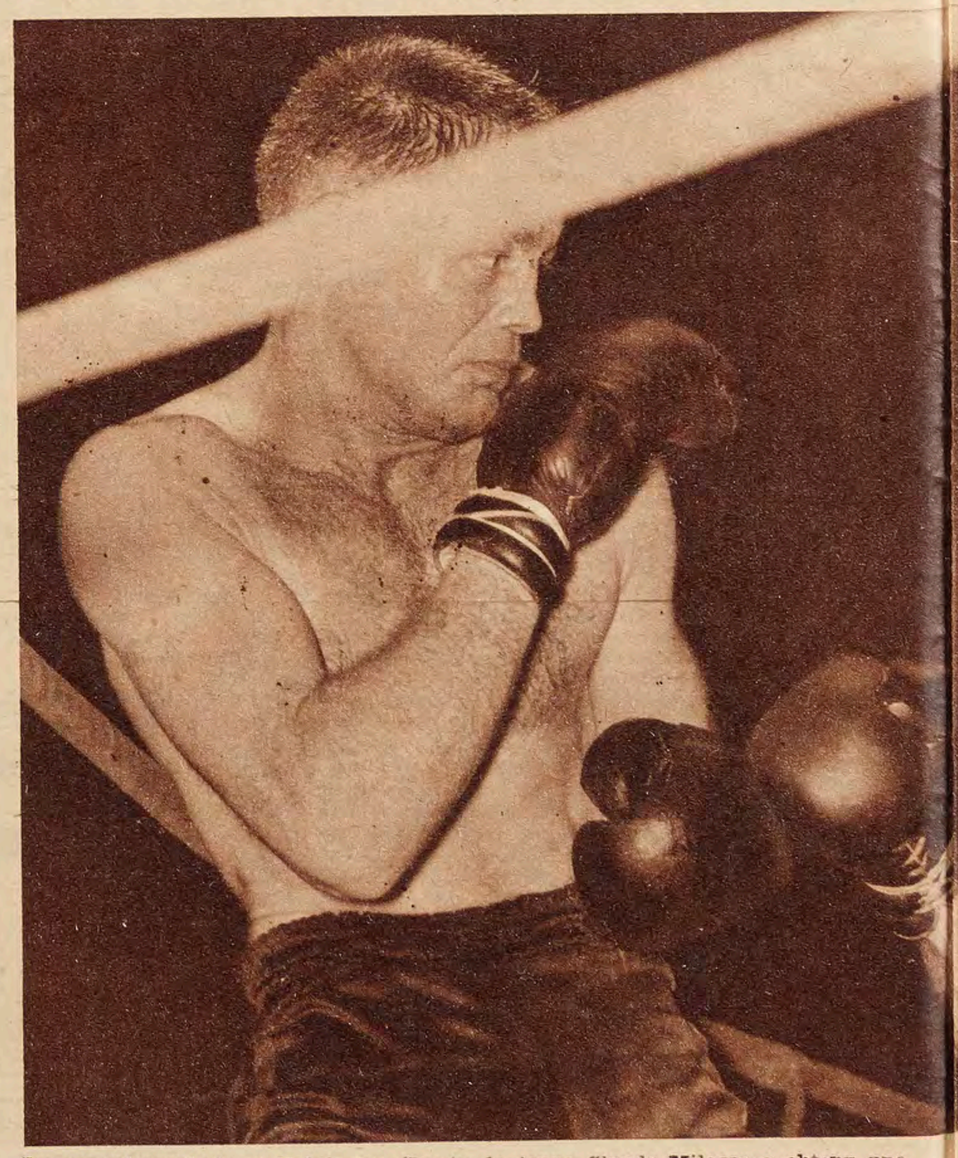


Ce combat national était aussi celui de deux volontés tendues vers ce but : demeurer, ou devenir, le meilleur poids moyen français. Les phases en furent violentes et spectaculaires comme en témoigne ce document. Humez (à dr.) a raté un droit et Dauthuille va répliquer d'un crochet.



Au 10e round, sur réception d'un « une-deux » à la face, Dauthuille, fatigué, a littéralement boulé au tapis. Il fera un tour complet sur lui-même et se retrouvera sur ses jambes. La victoire est partie...

C. MILAZZO A GRAVI UN NOUVEL



En second combat, au Palais des Sports, le jeune Claude Milazzo a obtenu une Crécy, qu'il contraignit à abandonner au 7e round. Pris de vitesse, ébranlé d'en-

Au vestiaire, Humez, coupé à l'arcade sourcilière droite, reçoit les soins de son manager L. Sion.

Dauthuille, déçu, est peu loquace tandis que son entraîneur Al Warner lui enlève ses bandages.

Le match est terminé et, sous la douche, les deux adversaires se retrouvent. Humez regarde la blessure que Laurent porte à la lèvre.

LA DÉFAITE DE CLAYTON A RASSURÉ FAMECHON :

Si je rencontre Saddler, le poids ne me causera plus aucun souci

SANS oser l'avouer, j'appréhendais quelque peu mon déplacement à Nottingham. J'étais pourtant sûr de moi, mais avec ce courageux Clayton, toujours dangereux et bien préparé quand il combat pour un titre, et les juges étrangers, j'étais décidé à assurer ma victoire sans prendre aucun risque, sans chercher à briller particulièrement.

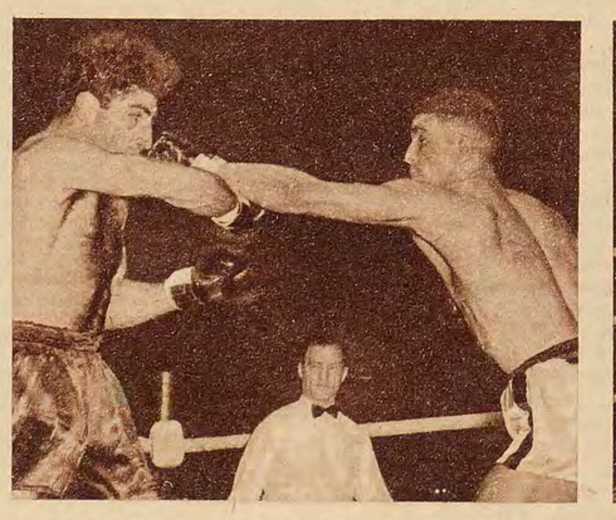
Malgré les difficultés que je connais pour faire le poids, je me sentais en grande forme et, sur le ring, j'ai vite compris qu'un match facile m'attendait. Mais j'ai tout de même poussé un soupir de soulagement quand Clayton, déjà bien éprouvé, est resté dans son coin à l'appel du sixième round.

Pour moi, cette sortie n'a pas été inutile. Elle m'a prouvé que j'étais toujours capable, avec un entraînement un peu poussé, de me présenter nanti de tous mes moyens à la limite de la catégorie. Je sais maintenant, fermement, que je ne souffrirais pas si, un jour, j'ai le bonheur d'avoir devant moi Sandy Saddler qui, lui, doit beaucoup peiner pour défendre son titre. Je ne saurais vous dire combien j'aimerais obtenir une nouvelle chance de devenir champion du monde. Tous mes efforts tendent vers ce but et je ne désespère pas de voir Gilbert Benaim obtenir l'accord de Saddler pour satisfaire mon cher désir.

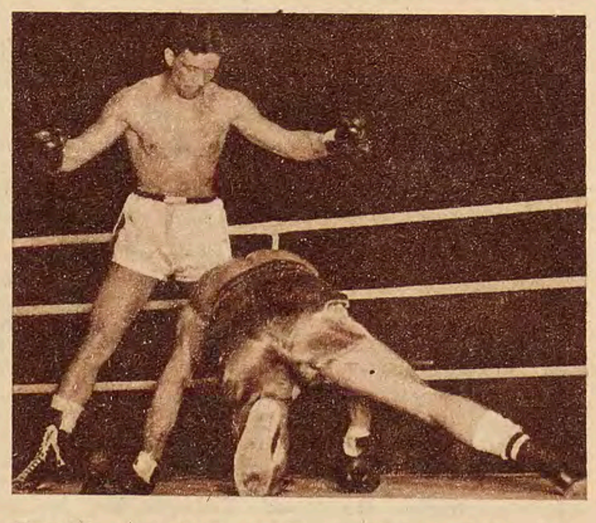
Pour l'instant, il est un combat qui me tient à cœur davantage encore : une revanche avec Willie Pep. Je n'oublierai jamais tous les vilains tours qu'il m'a joués lors de notre combat pour le titre.

J'étais encore bien novice à l'époque et Pep en a largement profité. Il ne s'est pas gêné pour me pousser, me déséquilibrer, me faire trébucher et m'empêcher de boxer. L'école américaine m'a été profitable et je saurais maintenant lutter avec lui à armes égales sur le plan de l'irrégularité. Si ce combat a lieu à Paris — Benaim est en pourparlers depuis assez longtemps et Pep n'est pas hostile à l'idée de venir en France, — le match n'atteindra pas la limite. Pas un arbitre ne tolérera nos chinoiseries et lui, ou moi, sera disqualifié.

Lundi soir, à Nottingham, Ray Famechon a aisément conservé son titre européen en triomphant de Bonnie Clayton, blessé, par abandon au 6e round. Même sans blessure, Clayton ne pouvait battre Ray.

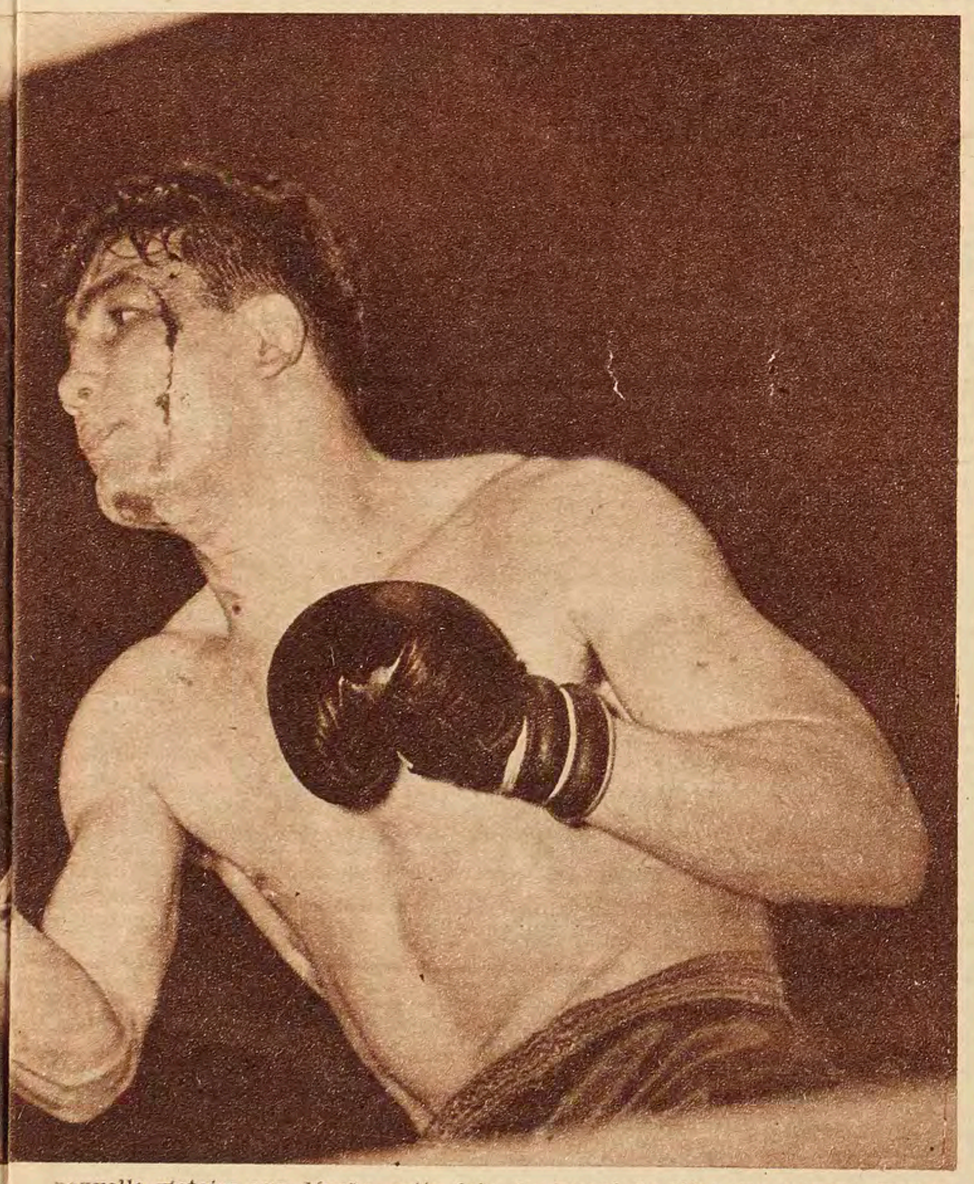


Mardi, à Londres, Hairabedian tint 3 rounds devant R. Turpin. Au fond, on aperçoit M. Little.



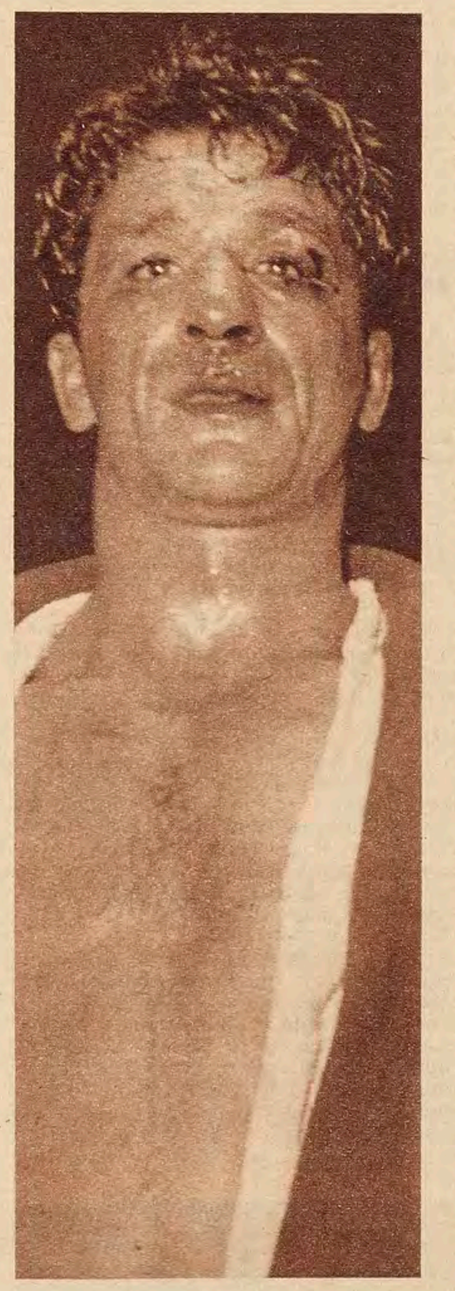
Touché par deux crochets, Hairabedian, déjà blessé au visage, s'affaissa au tapis au 3e round.

ÉCHELON EN BATTANT ROYER-CRÉCY



nouvelle victoire aux dépens, cette fois, du tenant du titre des moyens, Royer-trée, le champion était dominé, au moment de l'arrêt, par un rival en progrès.

Médina a résisté 15 rounds à Mathieu et conservé, à 33 ans, le titre national des coqs



ÊTRE ou ne pas être champion de France des coqs. C'est le dilemme qui hante le vieux gitan Théo Médina sur la fin de son étonnante carrière. Ce titre, c'est son bien. Il l'a pris, perdu, repris et il le conserve. Samedi soir, à Thaon-les-Vosges, dans cette paisible petite ville de l'Est, il l'a défendu victorieusement devant l'enfant du pays, le rageur Marcel Mathieu. Théo grand seigneur du ring, l'œil plus noir que jamais, a contenu les ruades dangereuses de son challenger pendant quinze reprises. Sa longue expérience, la puissance de ses crochets — car il frappe toujours des deux mains — ont pesé lourd dans la balance.

Médina était en excellente condition physique. Le fait mérite d'être signalé. Il fut un temps où le gitan pêchait par manque de préparation. On a répété : « Il aurait pu être champion du monde. » C'est exact. On peut dire : « Il est encore champion de France à 33 ans. » C'est beau, la classe! Et la sagesse donc...

SERGE GROUSSARD (Suite de la page 3.)

chargé de reproche ; en même temps, il se laissait sans résistance marteler le visage... Puis, au début du dernier round, en s'avançant imprudemment dans sa recherche désespérée du coup dur, Dauthuille fit un saut périlleux invraisemblable à la réception d'un gauche-droite, et se retrouva à deux genoux. Au lieu d'attendre un instant, il voulut se relever aussitôt, s'accrochant aux cordes. Il y réussit, du reste, reprit le combat au bout de quelques secondes, mais peut-être est-ce cette hâte qui lui enleva toute chance, à supposer qu'il eût encore assez de force pour mettre son adversaire hors de combat.

Nous n'avions pas attendu le verdict pour gagner les sous-sols qui conduisent aux vestiaires. Les ovations nous parvenaient, interminablement. Enfin, au bout du souterrain, Humez et son manager apparurent dans la ligne droite. Ils couraient tous deux à pas pressés, alors qu'un moment plus tard Dauthuille devait couvrir le même trajet d'un pas lent, la tête baissée. Humez frottait ses yeux de sa main gonflée.

— Qu'est-ce que tu as ? lança son manager.

— J'en pleure, mon vieux ! fit Humez.

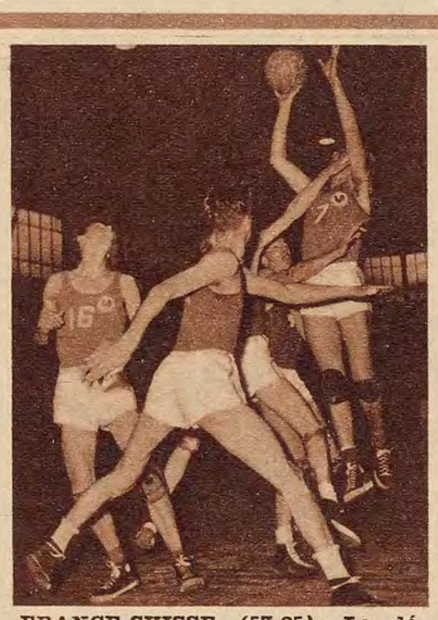
Il pleurait de joie parce que, pour lui, ce n'était pas seulement une grande victoire, la perspective d'une fortune coquette et rapide. C'était aussi, c'était surtout un couronnement — la gloire telle qu'il l'a toujours conçue. Sans doute, la raison primordiale de la victoire de cet homme fut précisémeunt que, pour lui, la boxe est toute sa vie, et sa raison de vivre.

Dans le vestiaire du champion vaincu, ses deux guides commentaient sa défaite et s'interrogeaient sur la préparation de leur poulain, n'y trouvaient pas de faille. Ils avaient certainement raison. On n'aurait pu formuler à leur endroit le moindre reproche. Ils avaient subi la loi : voilà tout.

Dans l'après-midi, au cours de la pesée, Dauthuille avait présenté sa fille Josette à son adversaire — à son camarade. Car, comme l'expliquait Humez sous la douche : « Laurent et moi, on est deux bons copains. »

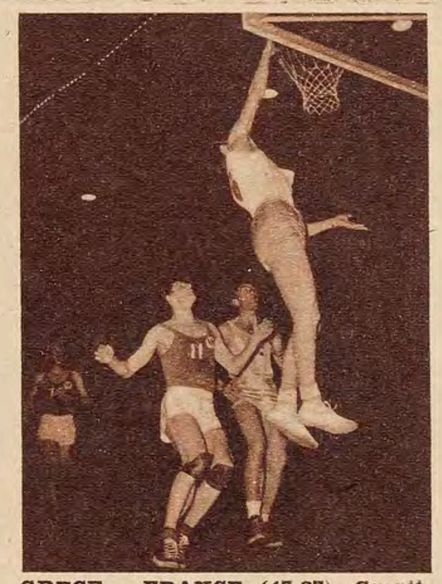
A quelques pas de la douche, Dauthuille se cachait la tête dans les mains sans répondre à rien. L'entr'acte se terminait. Près de Dauthuille, un garçon en robe de chambre sifflotait d'un air distrait, les yeux mi-clos, la tête renversée sur le dossier de sa chaise. C'était Milazzo qui, avait-on annoncé avant la réunion, rencontrera prochainement le vaincu du match-vedette de ce soir. Un soigneur en maillot blanc entr'ouvrit la porte : « Milazzo! Ça va être à vous! »

— Boss, fit l'espoir en se tournant vers son manager, Gaston-Charles Raymond. Essayez-moi les gants, s'il vous plaît...



FRANCE-SUISSE (57-35). La défense helvète débordée : Marsolat (7) va marquer. Haudegand (16).

Panique dans le camp suisse : Winckler (12) pousse Haudegand. Henri Théron (4) est déséquilibré.



GRECE - FRANCE (47-37). Granit (6) marque deux points. Schlupp (11) et Mathéou observent l'action.

UNE DOUBLE EXCLUSIVITÉ " BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS "

MALGRÉ LA TOURNÉE EN AFRIQUE DU NORD, LE PROBLÈME DES CENTRES N'EST PAS ENCORE RÉSOLU

par Robert BUSNEL

Sélectionneur de l'équipe de France

TUNIS. — La tournée nord-africaine de préparation olympique de l'équipe de France de basket tire à sa fin. Aucun doute possible, ce long séjour, au Maroc, en Algérie et en Tunisie, aura été profitable : le team tricolore y a réalisé d'excellentes sorties.

Si les scores ont été, en général, très élevés, il ne faut pas en déduire pour cela, je le répète, que les équipes nord-africaines, les algériennes notamment, sont aussi faibles qu'on pourrait le penser.

Partout, nous avons vu de très bons joueurs et constaté la valeur des équipes qui furent opposées à notre formation nationale. Certes, ces dernières manquent généralement d'expérience, mais, accrocheuses, volontaires, elles n'avaient rien à perdre et poussèrent les coqs à s'employer et à sortir leur grand jeu.

De ce fait, et aussi parce que notre sélection est en très grande forme, chaque joueur a donné le maximum de lui-même. Malgré les terrains souvent lourds et parfois friables qui les désavantageaient vis-à-vis de leurs adversaires, ils réalisèrent de grands matches qui laissent bien augurer de l'avenir.

On ne peut rien dire sur notre « cinq » de base, qui, avec Buffière, Vacheresse, Perniceni, Dessemme et Planque, possède une homogénéité parfaite et joua avec bonheur certains mouvements d'ensemble et les combinaisons tactiques les plus compliquées. Bien entendu, ils ne laissèrent pas de côté les exploits individuels de classe. Toujours égaux à eux-mêmes, ces cinq hommes ne connaissent aucune défaillance et méritent bien leur sélection pour les Jeux Olympiques d'Helsinki.

Derrière eux, de bonnes choses ont été réalisées. Irrégulières cependant. Toutefois, Monclar s'intègre parfaitement, soit au « centre », soit à l'arrière. Il justifie sa brillante saison. Freimuller s'est imposé à l'arrière alors que nous pensions qu'il avait sa place dans l'équipe de France comme ailier. Sa vitalité, sa technique parfaite en font un arrière de contre-attaque redoutable. Cependant, les échos que nous avons reçus de la Coupe Mairano montrent que Schlupp sera pour lui un rival redoutable quant à la sélection olympique. Outre les cinq titulaires du team majeur, Chocat et Devoti, parmi les autres, paraissent les plus réguliers avec leur calme et leur adresse. Lacourte défend remarquablement, mais, hélas ! son rôle se borne là. Il souffre toujours de ce complexe de timidité (peut-être d'une façon moins aiguë) qui l'empêche de s'extérioriser dans l'offensive. Guillin, de son côté, a paru un peu fatigué. Plus que tous les « Africains », il aura besoin de repos avant de reprendre le collier en vue des « J.O. ». Quant à Perrier, il a, comme nous le disions ici-même la semaine dernière, du mal à retrouver le rythme. Pour lui, le match de samedi soir au Palais des Sports sera celui de la dernière chance. Nous croyons, malgré tout, qu'il lui sera favorable.

Reste le problème des « centres ». Malgré cette longue tournée, il n'est pas résolu. Beugniot, notre géant national, reste, par sa taille, l'« épouvantail ». Il est certain qu'il rend de grands services à l'équipe de France, ainsi que le Marseillais Bério, mais tous deux possèdent un jeu trop monocorde, trop franc. Ils manquent par trop de variété et, surtout, de finesse, qualités indispensables pour des hommes qui occupent leur place. Reste le cas Antoine. Le Puciste sur sa terre natale d'Afrique a réalisé des choses excellentes, voire éblouissantes... par instants. Cependant, son jeu manque de consistance et il semble que notre « HOMME-CAOUTCHOUC » n'a toujours pas le moral qu'il faudrait. Quelquefois même, il en arrive à passer inaperçu sur le terrain. Est-ce vraiment le joueur dont a besoin le team tricolore ? La question reste posée, comme beaucoup d'autres, et nous sommes à douze semaines des Jeux Olympiques.

Ainsi donc, cette tournée en Afrique du Nord aura été fertile en enseignements. Elle n'aura quand même rien résolu. Il faut cependant que nous prenions une décision sous peu.

De toute manière, l'équipe olympique, ou tout au moins les joueurs qui suivront le stage préparatoire à cette épreuve, au cours de laquelle le basket français défendra la deuxième place acquise à Londres en 1948, sera connue peu après. Sera-t-elle la meilleure ? Nous pensons que oui. Nous aurons fait tout pour qu'il en soit ainsi.

LA COUPE MAIRANO AURA PERMIS L'ÉPANOUISSEMENT DE SCHLUPP ET HAUDEGAND, DEUX RÉELS ESPOIRS

par André SIENER

Directeur des " tricolores " à Milan

MILAN. — Quel enseignement peut-on tirer de ce marathon italien du basket-ball ? Les transalpins nous ont accusé de présenter seulement une équipe de valeur intérieure, des jeunes sans relief, sans expérience, une équipe sans nom ronflant du basket français. La preuve a été fournie que notre réservoir national est bien garni. Busnel et les dirigeants de la Fédération Française de Basket-ball peuvent être fiers de la tenue des jeunes coqs. Pendant ces huit jours de vie collective, qui avaient pour objectif le trophée d'art offert par Aldo Mairano, nous avons pu tirer de précieux enseignements pour la politique immédiate et l'avenir du basket français. Avant tout, disons que nous sommes dans la bonne voie !

Dans la vie, qui ne risque rien n'a rien. Nous avons risqué. Nous avons gagné et résisté contre des formations qui ont fait leurs preuves dans le concert du basket européen. Eh ! oui, battre les Turcs en grands progrès, battre les Yougoslaves, plus virils et plus techniciens que jamais, battre les Suisses, superbes « brouilleurs de cartes »..., résister honorablement aux Grecs étonnamment adaptés au basket moderne et physiquement à la hauteur, tout ceci n'est pas à la portée de n'importe qui, mais c'est là l'œuvre de nos jeunes coqs. Répétons que nous pouvons être fiers des quatorze équipiers qui ont mis leur âme et leurs moyens physiques au service d'une belle cause : le basket-ball français !

Au point de vue technique, nous avons été les plus forts, au point de vue correction et tenue sur le terrain, nous avons été les plus forts également, au point de vue de l'âge, nous avons été les plus forts, c'est-à-dire les plus jeunes, avec une moyenne de 22 ans. Tout ceci nous donne la perspective d'un bel avenir.

Cependant, nous nous devons également de considérer les failles, de colmater les fissures observées. L'organisation de ce tournoi laissait bien à désirer. Nos garçons ne pouvaient pas trouver la détente nécessaire après les matches dans un calme réparateur (hôtels trop bruyants, ambiance de la Foire de Milan), pas de douches après les matches (condition indispensable à l'hygiène d'un athlète). La Fédération se doit, à l'avenir, de déléguer un soigneur-masseur qui arrive à réparer les dégâts au fil des matches... Autre constatation : pour éviter une perte de temps, dès le début d'un tournoi aussi important, il faut arriver avec une certaine homogénéité à la base. Certes, les stages antérieurs contribuent à mieux se connaître, mais nous avions encore quelques éléments à Milan qui s'ignoraient. Le problème des « centres » reste toujours entier. Nous avons perdu malheureusement le match contre la Grèce parce que nous n'avions pas les réserves suffisantes.

Des clubs de supporters doivent se constituer le plus vite possible. Trop rares furent encore les « voix » françaises qui soutenaient nos athlètes envers et contre toutes les vociférations du public italien et de la colonie grecque. Ce serait en effet un bonheur de « sentir » derrière soi, en soutien, un peu de la France à l'étranger. Mais, à part cela, nous avons eu la grande joie de découvrir des « trésors », de réels « espoirs », qui s'appellent Schlupp et Haudegand. Le Mulhousien et le Marlytron ont présenté à Busnel leur carte de visite imprimée à Milan avec cette précieuse indication : meilleur défenseur (pour l'un) et meilleur réalisateur (pour l'autre). Schlupp fut en effet le joueur le plus régulier du tournoi, un grand « défenseur », clairvoyant, calme et réalisateur..., le tout doublé d'un capitaine remarquable. Haudegand ne possède malheureusement pas les moyens physiques de son camarade Schlupp... Il y a chez lui un besoin pressant de « récupération »; on remarquait un certain passage à vide après toutes les épreuves dures... Mais quelle classe, encore en partie somnolente, chez ce garçon sympathique et droit de caractère. Ces deux gaillards méritent leur entrée dans la formation tricolore numéro 1.

En plus de ces deux joueurs, nous devons encore citer Henri Théron, Marsolat, Rey, qui se sont imposés à l'attention du sélectionneur.

Que voulez-vous savoir ?

Adressez vos questions 124, rue Réaumur, Paris-2e

M. Jacques ADAM, Saint-Joseph-Périgueux (Dordogne). — Jean Baratte a donné des conseils aux jeunes footballeurs dans les numéros 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333 de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

M. André BEC, Mane. — 1) Koblet est plus complet que Bobet. — 2) Koblet retrouve la forme. Il a enlevé, détaché, le championnat de Zurich.

M. André BEBE, Porto-Vecchio (Corse). — 1) Vietto est marié mais il n'a pas d'enfants. — 2) A Oslo, aux Jeux Olympiques, le slalom géant s'est disputé sur un parcours de 910 mètres pour une dénivellation de 210 mètres. Stein Erickssen a gagné cette épreuve en 2' 25".

M. CADET Raphaël, Saint-Denis (Ile de la Réunion). — 1) Voici les couleurs de : Lille Olympique Sporting Club : maillot blanc, parements rouges, culotte bleue, bas bleus revers blanc; Olympique Gymnaste Club de Nice : rouge et noir; Le Havre Athletic Club : bleu ciel et bleu foncé. — 2) Voici l'adresse de la maison Allen : 42, rue Etienne-Marcel, Paris.

M. Y DROVIL, boulevard Morland, Paris. — Jean Robic a disputé sa première course à 15 ans.

M. Jean FERRIOL, 47, rue Durenque, Castres (Tarn). — Nous vous mettrons en relation avec les lecteurs acheteurs d'une collection du « Miroir des Sports » et de « But et Club ».

M. René FEDEMAY, Villefranque. — Les maisons de cycles équipent leurs coureurs mais ne donnent pas de vélos aux débutants qui n'ont pas encore fait leurs preuves.

M. Jean GONNOT, 15, rue Colbet, Colombes. — Voici le palmarès du Tour du Limbourg, de 1941 à 1948 : 1941 : Dubuisson; 1942 : Van Overloop; 1943 : Kint; 1944 : Sterckx; 1945 : Meulenberg; 1946 : Van Dijck; 1947 : Pas disputé; 1948 : Leysen.

M. GRANGE, 9, avenue Sidoine-Apollinaire à Lyon. — Adressez-vous aux cycles Stella, Nantes.

M. Marcel HILPERT, Hilsprich (Moselle). — Cisowski ne peut être jugé sur son match contre l'Autriche, le 1er novembre, à Colombes, car il fut blessé après dix minutes de jeu. Grumellon reste le meilleur avant centre français.

M. Jean HELLIANT, Creysse (Dordogne). — 1) Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris. — 2) Votre performance n'est pas sensationnelle loin de là. — 3) Les Jeux Olympiques se dérouleront du 19 juillet au 3 août.

M. Michel HORERO, Bordeaux. — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

Mlle Michèle KOCH, 82, boulevard Beaumarchais, Paris. — Nous ne comprenons pas votre question. Nous vous prions de la préciser.

M. Jacques LELONG, Grenoble. — L'arbitre est seul juge. Il peut accorder soit un penalty, soit le but.

M. H. V, à M. (Tarn-et-Garonne). — 1) Nous avons transmis votre courrier. — 2) Bobet, Kubler, Koblet, Magni, Bartali, Coppi ont chacun leurs qualités et il est difficile de vouloir les classer d'une manière absolue.

Un lecteur de Bordeaux. — 1) Voici le palmarès du championnat d'Italie sur route professionnel : 1906, 1907 et 1908 : Cuniolo; 1909 : Beni; 1910 : Petiva; 1911 : Beni; 1912 : Gremo; 1913, 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 : Girardengo; 1926, 27, 28 et 29 : Binda; 1930, 31, 32, 33 et 34 : Guerra; 1935 : Olmo; 1936 et 37 : Bartali; 1938 : Bizzi; 1939 : Vicini; 1940 : Bartali; 1941 : Leoni; 1942 : Coppi; 1943 : Ricci; 1945 : Coppi; 1946 : Ronconi; 1947 : Coppi; 1948 : Ortelli; 1949 : Coppi; 1950 et 51 : Bevilacqua.

JAMAIS VU... JAMAIS FAIT...
SPORT sélection
UNE RÉVÉLATION !
16, rue Taylor — Paris-Xe
En vente partout 70 fr.

CE N'EST PAS ENCORE LA FIN DU LONG RÈGNE D'ALEX JANY, MAIS C'EST BIEN L'AVÈNEMENT D'UN CHAMPION : EMINENTE

Au cours de la réunion pré-olympique, à la piscine de Pantin, le jeune Eminente a battu Jany sur 100 m.

Nouvel espoir de la natation française, Eminente a réalisé 59" 6/10. Il doit progresser d'ici les Jeux.

ON ne ressuscite pas tous les jours ! Alex Jany, l'homme qui battit tous les Américains quinze jours après les Jeux de Londres, qui fut champion d'Europe après avoir échoué aux championnats de France 50, qui battit en 51, hors de forme, Larsson en Suède, puis Kadas en Belgique, se surpassant chaque fois, qui réussit, il y a un mois à résister à l'assaut d'Eminente, Alex Jany a succombé de justesse, dimanche, à Pantin, devant le rush de son jeune rival, et échappé de justesse au retour de Boiteux.

Est-ce là la fin d'un règne ?

Nous ne le pensons pas. Les possibilités de Jany restent intactes, mais la reprise d'un entrainement sévère se traduit souvent par une fatigue et des temps médiocres, pendant un certain temps.

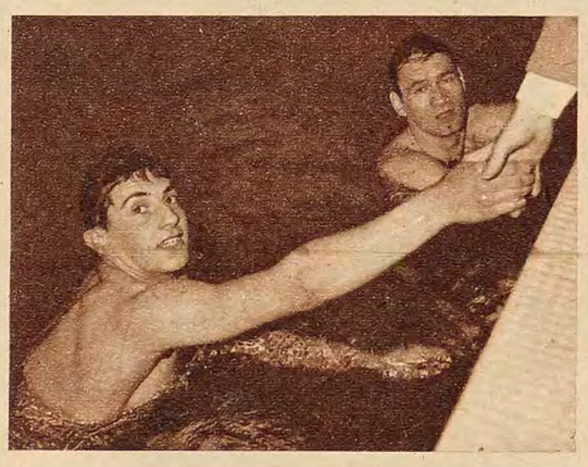
Par contre, c'est certainement l'avènement d'un nouveau champion, car Eminente, non content de gagner le 100 m., ne s'inclina que de haute lutte devant un Boiteux qui n'est pas au point et prit le meilleur sur Bernardo et sur Vandamme, parti un peu vite, au cours du 200 mètres.

Cette réunion de préparation olympique permit d'admirer une fois de plus l'aisance de Bozon qui s'amusa en nageant 1' 6" 5/10 au 100 m. dos.

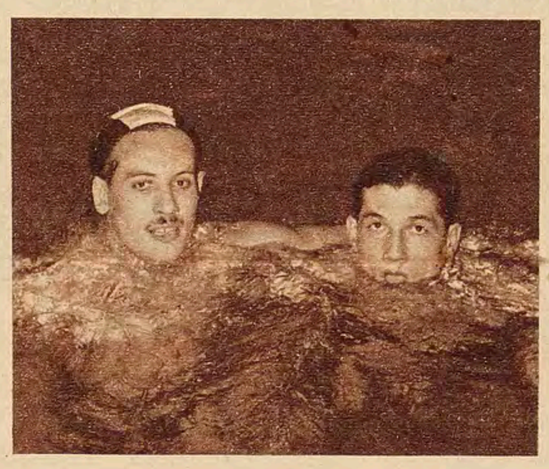
Josette Arène créa une sensation. On avait déjà remarqué sa dernière performance sur 400 mètres. Dimanche, elle se permit d'approcher à 4/10 de secondes (5' 23" 4/10) du record de l'Ile-de-France que Colette Thomas établit à Casablanca en 25 m. eau de mer.

C'est dire que Josette vaut aussi bien le record de France de Ginette Jany (si elle pouvait aller en 25 m. eau de mer) et surtout qu'elle doit envisager sérieusement sa participation au 400 m. olympique.

J.-B. GROSBORNE.



Très décontracté, Bozon a battu Zins (à dr.) et nagé le 100 mètres dos facilement en 1' 6" 5/10.



Lusien, notre meilleur brasseur « papillon », disposa aisément du Bordelais Broussard.

Boiteux (à dr.) dut lutter jusqu'au but pour l'emporter, sur 200 mètres, devant Eminente (à g.).

FACILE SUCCÈS DE L'ITALIEN ASCARI A MARSEILLE

De notre env. spéc. **Georges FRAICHARD**

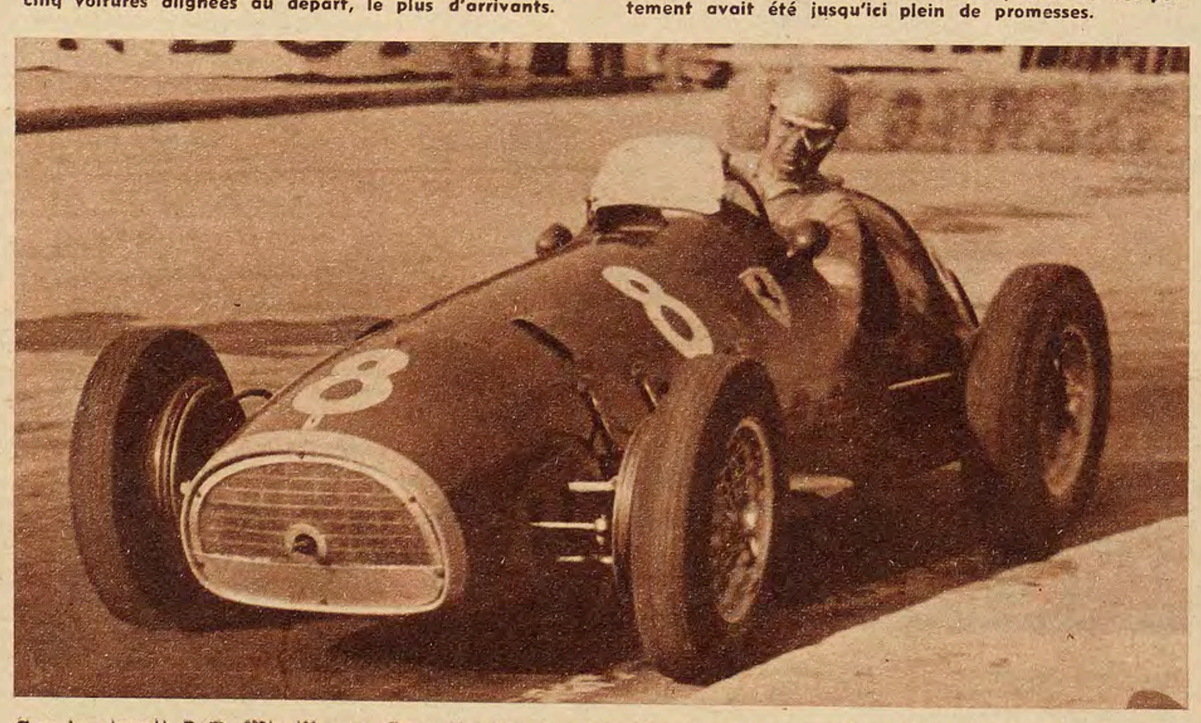
MARSEILLE. — Plus de 30.000 spectateurs ont assisté dimanche, sur le circuit Jean-Pierre Wimille, au parc Borely, à la deuxième édition des Grands Prix de France automobile, que le champion italien Albert Ascari gagna, comme la précédente, disputée à Pau, avec une très grande aisance, bien qu'à 25 minutes de la fin de cette course de trois heures, il ait perdu 42 secondes pour changer ses roues arrière, ce qui permit à son camarade d'équipe Nino Farina de prendre la tête.

Les Ferrari, avec les redoutables « deux-litres », étaient généralement considérées comme devant fournir, avec les cinq voitures alignées au départ, le plus d'arrivants.

Or, à l'arrivée, il n'y en eut plus qu'une seule, celle du vainqueur, qui s'embarquera le 2 mai pour Indianapolis, où sa tâche, face aux Américains, sera sans doute moins facile...

Il est bon de souligner les excellents débuts de la nouvelle « deux-litres » Gordini qui, confiée aux mains de Robert Manzon, a tenu la dragée haute aux Ferrari pendant quarante minutes. Mais, au 26e tour, l'adroit Robert devait céder sa troisième place, sa boite de vitesse ayant éclaté.

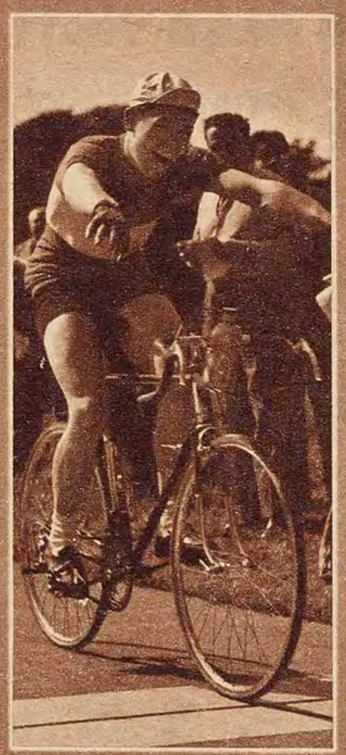
Au 30e tour, il relayait le prince Bira et parvenait, tant il était à l'aise sur ce circuit et surtout devant ses compatriotes, à dépasser Jean Behra, dont le comportement avait été jusqu'ici plein de promesses.



Sur le circuit J.-P. Wimille, au Parc Borély, à Marseille, le virtuose Albert Ascari, récent vainqueur à Pau, a remporté une nouvelle victoire au volant de sa Ferrari, avant son départ pour les U.S.A.

La lutte fut serrée dans la Coupe Léon Vacher (175 cm³) dont le départ vient d'être donné.

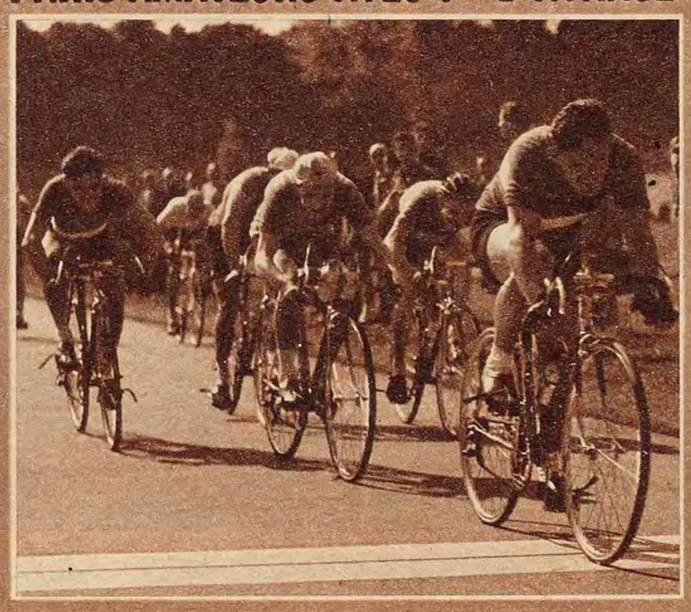
Petch (11) enleva la catégorie 350 cm³. De g. à dr.: Petch, Gerba, Gauch, Goffin et Collot.



Le jeune Crouillère manifeste sa joie de remporter le circuit de Paris amateur.

Exténué, mais souriant, le vainqueur s'abandonne aux exigences des photographes.

CROUILLÈRE GAGNE LE CIRCUIT DE PARIS AMATEURS AVEC 7" D'AVANCE



Le sprint pour la seconde place opposa, sur le ciment de la Piste Municipale de Vincennes, un peloton de quelques coureurs que le rapide et grand espoir Pierre Michel régla.

ALBERIC SCHOTTE SURGIT FIN DE PARIS-BRUXELLES,

par Gaston BÉNAC

BRUXELLES. — Cette course des deux capitales sur un parcours nouveau, plus facile que l'ancien, a laissé beaucoup d'insatisfaits. Et avec raison. Privé des côtes des années passées, Paris-Bruxelles, stoppé presque de bout en bout par un vent debout assez fort, fut la course des déceptions.

Cela avait un parfum de loterie.

Cette épreuve ne fut sauvée de la complète médiocrité que par la victoire du vieux Schotte, qui réédita sa course du championnat du monde 1950 en supprimant le sprint massif dont nous étions menacés et aussi par les trouées spectaculaires de Petrucci et les énergiques coups de boutoir de Dussault et d'un Bernard Gauthier plus dynamique que jamais.

Les grands as, Coppi, Van Steenbergen, Kubler, Jacques Dupont, ne purent jamais entrer dans la danse.

— Pas assez de côtes pour faire la décision, remarquaient certains.

— Pas de trottoirs cyclables qui permettent de créer le trou, précisaient d'autres coureurs.

Enfin, Bernard Gauthier et Moineau protestaient avec une énergie farouche contre le fait qu'on les empêcha de passer devant un passage à niveau fermé. Ils perdirent ainsi deux minutes, ces deux minutes qui leur auraient permis d'épauler Lauredi et de ne pas être rejoints.

Parmi les coureurs satisfaits, bien rares d'ailleurs, figurent les deux premiers, naturellement, les deux poulains de Ludovic Feuillet, Schotte et Dussault.

— Je pédale mieux que les autres années, me disait le champion du monde 1950. Je ne sais pas comment cela se fait, c'est peut-être parce que c'est une année paire et que j'avais parlé de « raccrocher »...

En tout cas, Schotte, encore plus sec que d'habitude, presque ratatiné, sait courir et possède encore le punch.

Il démarra à deux kilomètres du but pour interdire le sprint à ses nombreux rivaux plus rapides que lui.

Quant à Dussault, il était heureux, en ce qui le concerne, d'avoir trouvé la cadence.

— Voilà deux ans que je ne « marchais » pas. Je suis heureux d'avoir persévéré, me dit-il.

Si les Belges ont pris leur revanche avec des hommes qu'on n'attendait pas, il faut convenir que cette course, à l'opposé de Paris-Roubaix, nous laisse, répétons-le, insatisfaits et cela pour la simple raison qu'elle n'a pas prouvé grand-chose.

On ne peut juger ce soir, à Bruxelles, ni Coppi, ni Kubler, ni Dupont, ni Rik Van Steenbergen.

Ils ont simplement effectué une séance de randonnée groupée sans que s'ouvre devant eux une porte vers l'exploit devenu impossible.

A peine peut-on conclure, au soir de cette course des deux capitales, que Schotte a retrouvé, à trente-quatre ans, son coup de bélier volontaire; que Bernard Gauthier est en grande forme et reste l'attaquant qui provoque l'admiration; que Dussault est un revenant aussi sympathique qu'inattendu que Lauredi est en très belle condition; que Moineau, Bonnaventure, parmi les Français, Germain Derycke, parmi les Belges, Petrucci chez les Italiens, ont su se mettre en vedette.

Mais n'attendez pas que je me risque à comparer, coureur par coureur, la performance (si l'on peut dire) des grandes vedettes.

Là où il n'y a rien, le diable perd ses droits...

En tout cas, ce parcours de Paris-Bruxelles n'est pas à retenir. Avec la complicité du vent, il a gâché une épreuve qui s'annonçait pleine d'intérêt...

JEAN DOTTO, ROI DE LA MONTAGNE

Le spécialiste de la montagne, Dotto, s'est montré irrésistible sur les pentes du Mont-Faron. Il battit d'une seconde le record qu'il avait établi l'an dernier.

LE CLASSEMENT

1. Brik Schotte, sur bicyclette Alcyon, pneus Dunlop, les 296 km. en 8 h. 22' 43"; 2. Dussault (Fr.), 8 h. 22' 53"; 3. Decorte (Belg.); 4. Debaere (Belg.); 5. Derycke (Belg.); 6. Impanis (Belg.); 7. Demulder (Belg.); 8. Devos (Belg.); 9. Bonnaventure (Fr.); 10. Franz Sterckx (Belg.), même temps; 11. Petrucci (Ital.), 8 h. 23' 19"; 12. D. Forlini (Fr.); 13. Keteleer (Belg.); 14. Kubler (Suisse); 15. Ockers (Belg.);

L'ITALIEN GIACCHERO TOUJOURS LEADER DU TOUR DU MAROC

De notre envoyé spécial René de LATOUR

AGADIR. — Encore quelques étapes, et le Tour du Maroc, après avoir longé l'Océan et fait escale à Mogador, Safi et Mazagan, atteindra, enfin, Casablanca. Le maigre lot qui poursuit ses efforts ne contient plus que de rares unités capables de triompher en fin de compte.

Car, à moins d'un renversement bien inattendu, la victoire peut difficilement échapper à l'Italien Giacchero, qui se comporte bien sur tous les terrains et paie largement de sa personne pour empêcher les échappées dangereuses, à Blomme qui paraît avoir surmonté une légère défaillance morale ou encore au solide Breton Pontet qui n'a peut-être jamais aussi bien pédalé que sur les routes marocaines. On sait qu'un subit refroidissement de la température fut la cause d'une véritable panique mercredi dernier, sur les hauteurs d'Ifrane, à 1.600 mètres d'altitude. Sur les routes détrempées, dans un brouillard glacial, nous avons vu des coureurs mettre pied à terre, absolument incapables de donner un coup de pédale de plus, pleurant parfois, tant le froid les faisait souffrir et ne résistant pas, toute volonté éteinte, à l'envie de monter à bord d'une voiture dont les occupants les exhortaient au courage. Ceux qui continuaient avaient le regard fixe d'hommes ne sachant plus très bien où ils en étaient. Cruelle ironie ! Quarante kilomètres plus loin, après une plongée sur la plaine de Meknès, le soleil échauffait enfin la poignée de super-résistants qui avaient su faire taire leurs misères physiques.

Ceux qui restent en course et peuvent prétendre encore jouer les premiers rôles sont, surtout depuis que la malchance a retardé le Parisien Renaud, si peu nombreux que leur tâche apparaît simplifiée à l'extrême. Il leur suffit de se surveiller mutuellement, sans se soucier des attardés du classement général, lesquels peuvent se permettre la fantaisie de s'échapper loin du but, sous le regard indifférent des leaders. La formule du Tour du Maroc est individuelle. C'est dire que chaque concurrent doit défendre ses propres chances sans jamais se sacrifier, même pour un équipier de marque. Formule toute théorique, d'ailleurs, et presque inapplicable, le commissaire de course ne pouvant sanctionner une mutuelle et bienveillante neutralité entre des garçons défendant les mêmes couleurs. Comment empêcher, par exemple, Scardin d'avoir un moment de faiblesse et de se laisser décoller quelques instants après que Pontet, autre « bleu ciel », ait été attardé par un ennui mécanique. Un tel état de fait a tout naturellement amené les deux meilleures individualités de l'épreuve, l'Italien Giacchero et le Belge Blomme à se créer d'utiles alliances au sein du peloton. Encore que peu visible, parce que adroitement appliquée, cette aide sera certainement moins discrète lorsque, au cours des toutes dernières étapes, les deux géants, adversaires du Tour du Maroc, s'affronteront résolument, au lieu de rester botte à botte en attendant des circonstances favorables.

Mais les organisateurs ne seraient-ils pas bien inspirés en envisageant la suppression d'une formule parfaite en théorie, mais dont les astuces ne trompent personne ?

De Fez à Taza, les éléments déchaînés gênèrent considérablement les rescapés du Tour du Maroc. Le Breton Scardin, que l'on voit en action dans le Chiker, enleva l'étape.

Au terme de cette étape où sévit la tempête, le Parisien Renaud, qui fut victime de plusieurs crevaisons, dut céder le poste de leader à Blomme qui enfile le maillot symbolique.

De Taza à Meknès, Blomme se laissa distancer par Franco Giacchero, coéquipier de Coppi, qui s'installa en tête du classement et qui a une belle chance d'y rester.

ET TIRE BIEN SON ÉPINGLE DU JEU A LA MARQUÉ PAR L'ÉNERGIE DE DUSSAULT

Paris-Bruxelles, le classique derby franco-belge qui relie les deux capitales amies, a été disputé sous un soleil printanier, mais un vent debout très violent a gêné considérablement la marche des coureurs qui accumulèrent les minutes de retard sur l'horaire prévu. Le peloton compact vient de quitter Blanc-Mesnil et s'étire dans un décor riant et vert d'Ile-de-France.

Maurice Diot, qui mène, n'a pas été rebuté par le vent, et en compagnie de Ghyselinck et de Close, il a tenté de s'enfuir.

Avant Laon, Chapatte, Desbats (à g.) et Lauredi se sont échappés avec G. Derijcke et Faanhof. Aux approches de la frontière, les cinq posséderont 7' 45" d'avance. Lauredi et le Belge Germain Derijcke, restés seuls, succomberont bientôt

L'échappée de Germain Derijcke et de Lauredi, au premier plan, fut l'une des plus sérieuses de Paris-Bruxelles. Le Belge et l'Azuréen restèrent en tête, en effet, durant 125 kms et eurent 7' d'avance. Ils faiblirent d'un seul coup.

Derrière eux, Moineau (en tête) suivi de Lambertini et B. Gauthier fut l'un des plus ar chasse. Qui sait si la course n'eut pas pris une autre tournure. Hélas ! il furent arrêtés à

JEAN BIDOT : VOICI, APRÈS PARIS-BRUXELLES, MA PREMIÈRE SÉLECTION EN VUE DU TOUR

BRUXELLES. — Par suite du manque d'intérêt, je dirais presque général de ce 38e Paris-Bruxelles, et cela en raison de la facilité du parcours, il n'y a vraiment guère d'enseignements à tirer par rapport aux indications qu'on était en droit d'attendre de la part des futurs sélectionnés du prochain Tour de France.

Peu de coureurs eurent l'occasion de se manifester. Une seule et longue échappée en tout et pour tout sur les trois cents kilomètres du parcours anima l'épreuve.

La bataille décisive, qui porta dix hommes à l'avant, eut pour champ d'action les 25 derniers kilomètres.

En scrutant çà et là, voici les rares faits que j'ai retenus et les Français qui ont mérité la citation : Lauredi, en premier lieu, grand animateur de l'échappée à cinq déclenchée à Laon, échappée qui fut créditée de sept minutes à Avesnes et qui dura 125 kilomètres. Nello fut parfait et cela jusqu'au bout. Sa condition actuelle est très près de la perfection. En considérant que, depuis le début de la saison, il n'a pratiquement pas couru et ne s'est donc pas dépensé, cela est d'excellent augure à moins de deux mois du départ du Tour.

Desbats et Chapatte, avec des fortunes diverses, se sont également signalés lors de cette même échappée.

Dussault, par son aisance et sa très jolie fin de course (je note plus l'attaque que sa fort belle seconde place), est apparu en très bonne forme. Il est nettement mieux que l'an passé.

Bernard Gauthier, plein de force et de santé, fut un attaquant très remarqué. Il est dommage pour lui, comme pour Alain Moineau également très bon, meilleur lui aussi qu'en 1951, qu'un passage à niveau et l'inévitable train de marchandises soient intervenus pour briser une action qui aurait peut-être changé la physionomie de la course.

Rémy, Bonnaventure, Guegen, Quentin, Baldassari, Lucien Teisseire ont accompli devant moi de très beaux efforts pour réagir contre l'apathie de l'immense peloton, dans lequel les présences de Coppi, Van Steenberghen, Kubler notamment et leur marquage mutuel faisaient office d'éteignoir.

Je ne veux pas critiquer les coureurs, mais le parcours, qui ne comprenait, depuis Charleroi jusqu'à l'arrivée, c'est-à-dire soixante kilomètres, aucune côte, aucune traversée pavée. De plus, la route était magnifique. Dans de telles conditions, je reconnais qu'il est difficile de montrer sa supériorité.

En résumé, à la fin de cette première partie d'avant-Tour, il me plaît de vous faire part des hommes que j'ai remarqués et parmi lesquels j'aurais opéré un début de sélection : Geminiani, Lauredi, Bobet, Dupont, Darrigade, Varnajo, Lucien Teisseire, Rémy, Baldassari, Muller, Dotto, Baffert, Lucien Lazaridès, Barbotin, ceci compte tenu de la valeur Tour de France et de mon intuition. Toutefois, je suis obligé de faire momentanément des réserves quant aux deux derniers.

Jean BIDOT

PARIS-BRUXELLES

1er BRIK SCHOTTE

2e M. DUSSAULT

tous deux sur bicyclette

ALCYON

munie de boyaux DUNLOP

Cette victoire est le résultat d'une fabrication consciencieuse avant tout

T. E. B.

81, av. de la Grande-Armée, PARIS-17e

STANDA

31, avenue de la République, PARIS-11e

AGENTS PARTOUT

JE NE DÉSESPÈRE PAS D'ÊTRE UNE TROISIÈME FOIS CHAMPION DU MONDE

par Albéric SCHOTTE

BRUXELLES. — Ce Paris-Bruxelles m'a vraiment paru facile. Durant toute la journée, j'ai pédalé avec aisance. Ce n'est pourtant pas mon habitude, chacun le sait ! Et lorsque, à Waterloo, j'ai démarré, je sentais encore mes jambes terriblement fortes. J'aurais pu faire 100 kilomètres de plus !

Le sprint, je l'ai mené de loin. Lorsque j'ai démarré, à 800 mètres de la ligne, Demulder tenta de m'accompagner. Mais il dut se relever; j'ai senti que je gagnais pour la deuxième fois Paris-Bruxelles.

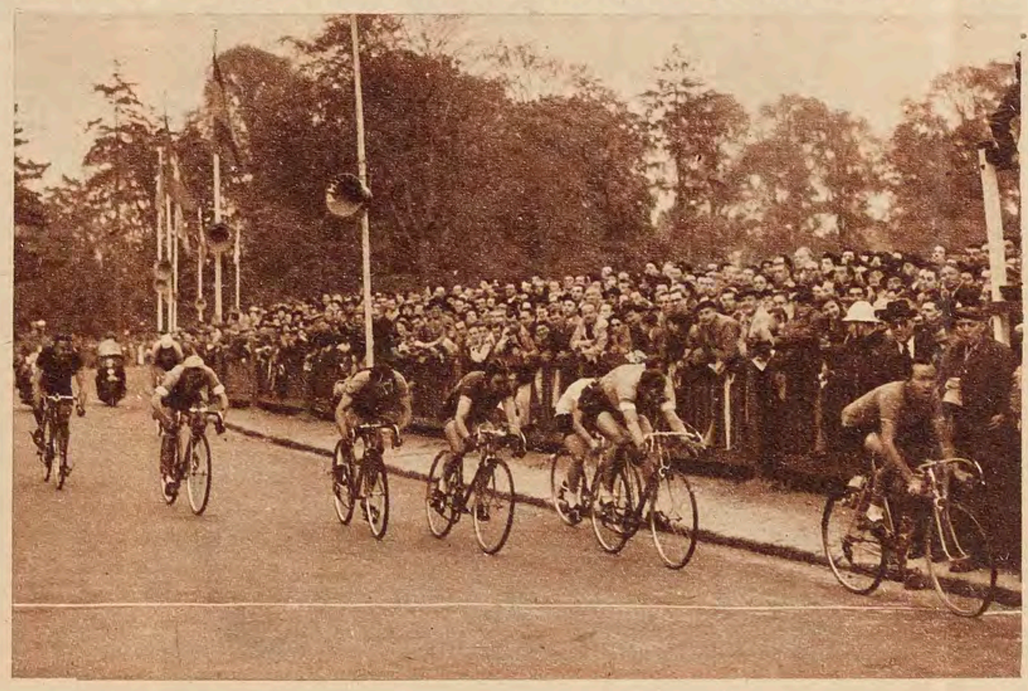
Mais ce que je vise surtout, c'est le championnat du monde, à Luxembourg. Je ne désespère pas de remporter un troisième maillot...

Car, malgré mon âge, l'heure de la retraite n'a pas encore sonné, du moins je le pense. En revanche, je n'ai nullement l'intention de m'aligner dans le Tour de France. J'ai terminé deuxième une fois, mais ce n'est pas un travail pour moi. Et puis, j'ai 33 ans...

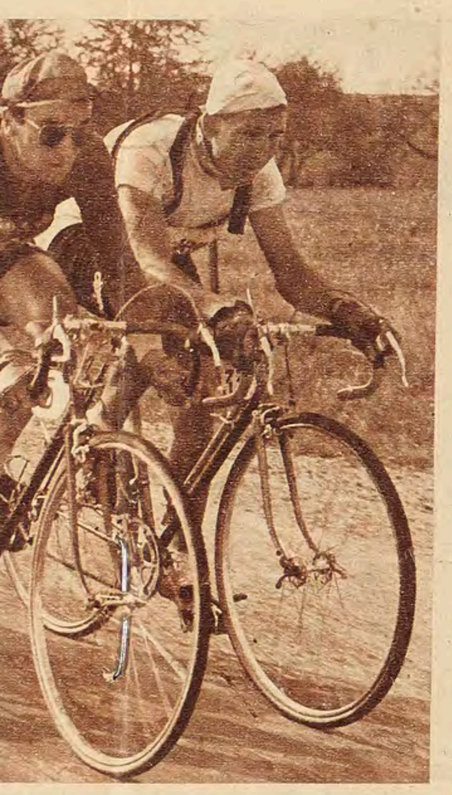
Je reviendrai en France pour disputer Paris-Saint-Etienne.

(Recueilli par R. Fl.)

En fin de parcours, Marcel Dussault tenta sa chance. Le Berrichon, dont la condition physique est à nouveau excellente, eut l'impression qu'il allait réussir à terminer seul.



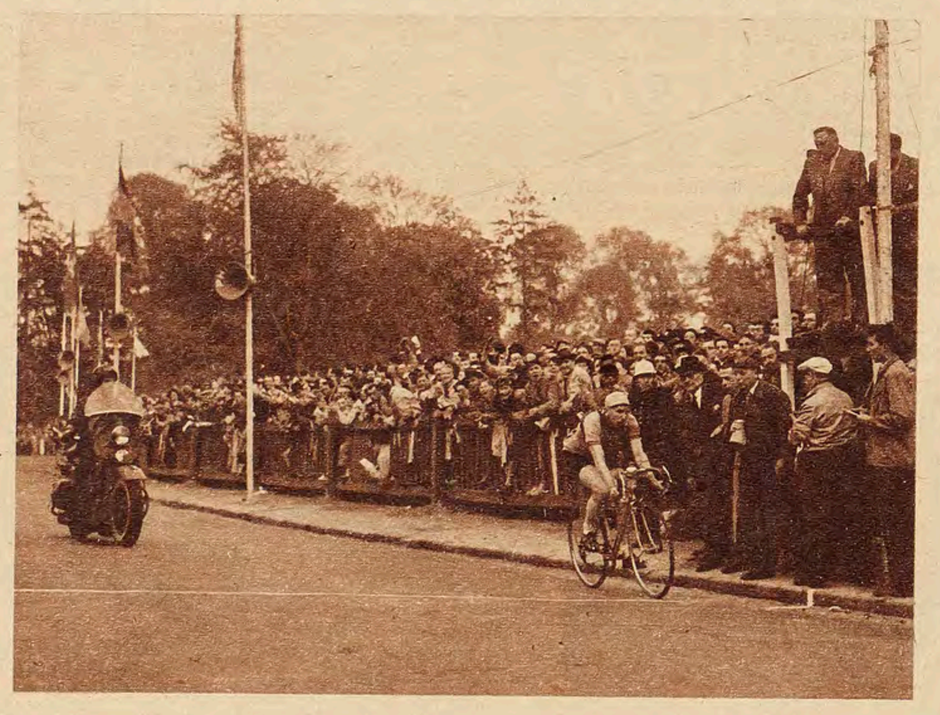
A défaut de la première place, Dussault, grâce à un sprint de toute beauté, se classa en tête du peloton, devançant, dans l'ordre, Decorte, De Baere, Germain Derijcke et Impanis.



l'un des plus ardents à conduire la
furent arrêtés à un passage à niveau.

Les préposés furent intraitables et Moineau eut beau parlementer, la barrière resta baissée. Ils perdirent ainsi 2'.

la condition
erminer seul.



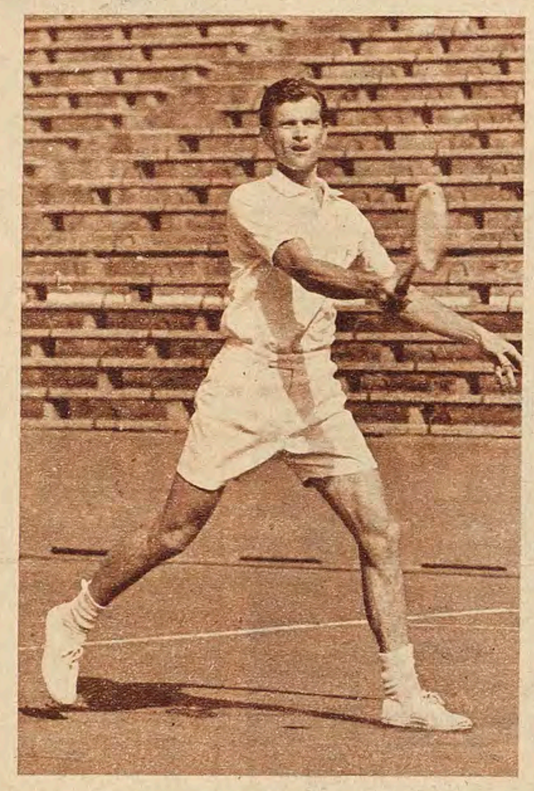
Dussault ne pensait pas, alors qu'il avait 200 mètres d'avance, que son équipier Albéric Schotte parviendrait à ramener le peloton et à lui fausser compagnie.

se classa en
et Impanis.

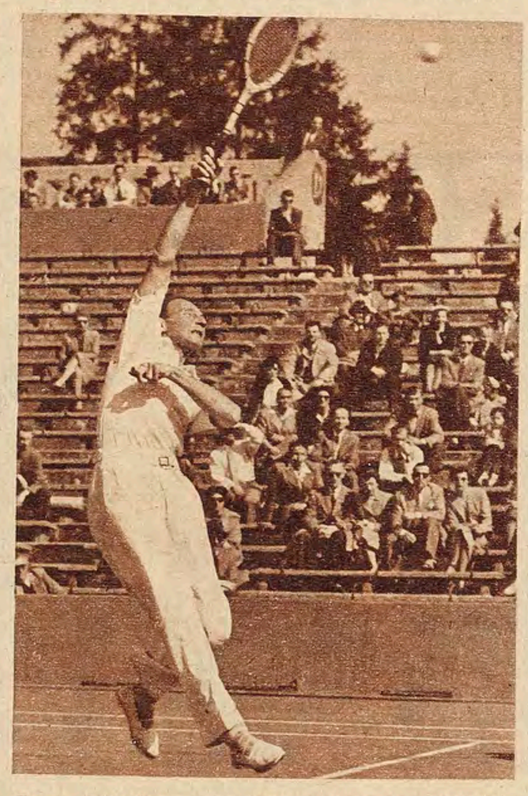
Sans rancune, Dussault fut le premier, après l'arrivée, à féliciter son camarade d'écurie, le Belge Albéric Schotte, qui, à 33 ans, est pour lui un vivant exemple.

BUDGE PATTY ET JEAN BOROTRA

ont dominé les Championnats de Paris



Patty a dominé les championnats de Paris. Il triompha en simple et en double.



Jean Borotra, toujours étonnant, associé à Mme Patorni enleva le double-mixte.

DEUX hommes ont dominé les championnats de Paris, à Roland-Garros : le Franco-Californien Budge Patty, qui triompha en simple et en double (avec Dorfman), et le vétéran Jean Borotra, gagnant du mixte avec Mme Jacqueline Patorni et finaliste du double avec Nielsen.

Patty, qui fut, sur ce même court d'Auteuil, champion de France et qui la même année remportait Wimbledon, n'a rien perdu de sa finesse et de son élégance. Son intelligence du jeu, dont il possède toute la gamme, est remarquable. Il domina le géant argentin Enrique Morea avec facilité. Morea paraissait vissé au sol.

Borotra, toujours aussi étonnant de dynamisme, sauta moins haut que jadis, mais transporta d'aise ses admiratrices. En voilà un qui se passionne pour le sport qui lui valut la gloire...

On ne peut pas en dire autant de Kurt Nielsen que la nature a pourtant gratifié de moyens étonnants. Cet hiver, l'athlétique Danois avait écrasé Drobny à Coubertin. Décidément, le fils des Wikings ne peut jouer sous le soleil.

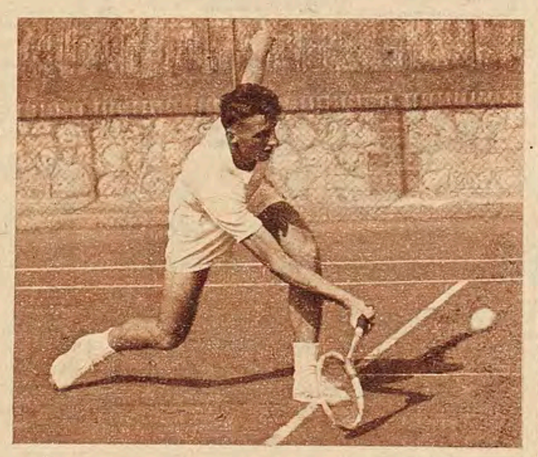
Destremau, Rémy, Abdesselam, hors de forme, avaient disparu prématurément de la compétition.

Ces trois joueurs, plus le jeune Palois Haillet, sont pourtant appelés à défendre les couleurs françaises dans la Coupe Davis.

Heureusement, les Norvégiens et les Hollandais, nos premiers adversaires, ne sont pas des ogres.

Mais après !...

Gérard de FERRIER.



R. HAILLET AURA L'HONNEUR DE JOUER LA COUPE DAVIS

Robert Haillet vient d'être sélectionné dans l'équipe de France qui jouera contre la Norvège, à Oslo, les 9, 10 et 11 mai. Ce jeune Palois, fils d'un professeur de tennis, vient de terminer son service militaire. Il est le premier de la nouvelle génération à mériter cet honneur. Il a de grands moyens. Le tennis français compte sur lui pour assurer la relève.

Avec 4 m. 30 à la perche (record de France s'il est homologué) Victor Sillon donne un bon départ à la saison d'athlétisme

« Avec 4 m. 40, on aura son mot à dire à Helsinki, » ne cessait de répéter Victor Sillon (ci-contre), notre meilleur sauteur à la perche. Le recordman de France vient, au Puy, sur un sautoir défectueux, de franchir 4 m. 30, performance qui améliore d'un centimètre le record national qu'il détenait depuis le 4 juillet 1951.

Sillon occupa cet hiver ses loisirs en jouant au hand-ball. Les beaux jours revenus, il se passionne pour la moto. Il faut croire qu'il n'oublie pas de travailler sa détente comme le prouve son nouveau record.

Ses camarades furent moins à l'honneur, la piste ne permettant pas de réaliser des prouesses. Bally, Chypre, Heinrich et Mimoun furent, chacun dans leur spécialité, de faciles vainqueurs.

La saison d'athlétisme 1952 a pris un bon départ.

Tu vaudrais deux fois plus si tu savais la Comptabilité

(Niveau d'instruction : Certificat d'Études)

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ? En 4 mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit No 5.162 Ecole Française de Comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Préparation aux examens officiels d'Etat.

SUZE

GENTIANE

La ligne masculine

le SLIP masculin KANGOUROU

Création HERBIN TROYES BONNETERIE

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC

Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

Tarif des abonnements

Ordinaires : 6 mois : **800 fr.**

— 1 an : **1.600 fr.**

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C. C. P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris

Collectionnez

"BUT & CLUB"

"LE MIROIR DES SPORTS"

Nous mettons à votre disposition des reliures mobiles. Chaque reliure mobile peut contenir tous les numéros d'une année.

Le prix de la reliure mobile, y compris les frais d'envoi, est de 600 francs. Aucun envoi n'est fait contre remboursement. Prière de verser cette somme à notre compte courant postal : « But et Club-Le Miroir des Sport », 100, rue Richelieu, Paris-2e, N° 5.390.08-Paris, en inscrivant **très lisiblement** votre nom et votre adresse, et en indiquant : « Reliure mobile ».

Allô ! Allô !

GONDOLO

le biscuit qu'il vous faut !

GONDOLO, le biscuit du sportif !

pour profiter entièrement de vos loisirs...

CONTESSE F 1389

chaussez

Lowell PALLADIUM

la chaussure basket bénéficiant de l'exploitation d'un brevet sensationnel

• perméable à l'air • imperméable à l'eau **assurant la ventilation intégrale du pied.**

Le tissu AIRGUTT

chaussez également

PALLATENNIS

semelle crêpe antidérapante

semelle intérieure et talon en spongieux. Dessus toile coton extra-forte AIRGUTT.

✱ *Ce sont des créations* PALLADIUM *Manufacture de caoutchouc spécialisée dans la fabrication des chaussures de sports et d'usage*

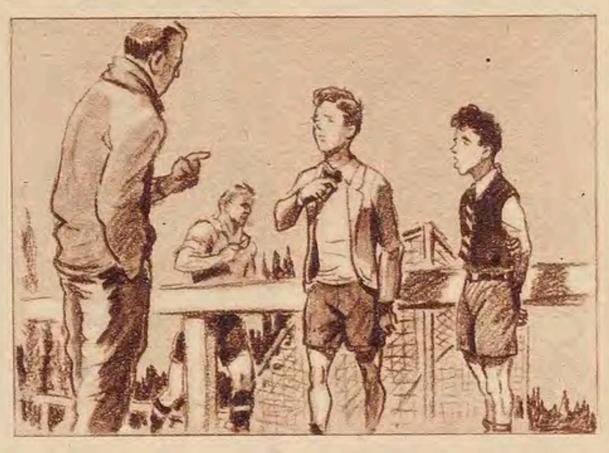
USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TÉL. : ARG. 14-51

En vente chez tous les marchands de chaussures et chez tous les marchands d'articles de sports.

Une carrière parmi tant d'autres

ANDRÉ STRAPPE : LE NORDISTE AU SANG CHAUD

Texte de PIERRE LAGOUTTE. — Dessins de PAUL ORDNER



1 André Strappe, qui fut notre meilleur attaquant lors du récent France-Portugal, a tout juste 24 ans, puisqu'il est né le 23 février 1928 à Bully-les-Mines. Nordiste 100 %, il n'a, au cours de sa carrière de footballeur, connu que deux clubs en 13 ans : l'E.S. Bully, où il débuta, et le Lille O.S.C., dont il est l'avant centre. Comment Strappe est-il venu au football ? Sans raison précise. Dans le Nord, où ce sport est roi, tous les gosses, pour s'amuser, tapent dans un ballon. Strappe imita donc les autres. Cela lui plut et avant même d'être en âge de posséder une licence il avait déjà livré bien des matches intercités ou inter-écoles au cours desquels chaque gamin prenait le nom des gloires régionales du moment. Le dimanche, c'était la ruée vers le stade de Bully. Resquillant, en sautant les palissades à un endroit peu surveillé, les enfants assistaient régulièrement à toutes les rencontres, sans débourser un centime.

2 En 1939 (il avait onze ans), Strappe signa sa première licence comme minime à l'E.S. Bully. Jusqu'alors, il avait toujours été le gardien de but de l'équipe de « copains » dont il faisait partie. C'est donc comme tel qu'il se présenta à « Nounou » Lefebvre, alors entraîneur du club. Mais il avait un concurrent, un autre gamin de son âge, qui, un peu plus grand, lui fut préféré pour ce poste. Strappe, le laissé pour compte, fut tout simplement désigné pour occuper le poste d'avant centre demeuré sans titulaire. Il accepta très facilement cette décision. « Pour moi, rappelle-t-il maintenant, il s'agissait surtout d'avoir un vrai équipement et de jouer de véritables matches. » A quoi tient une carrière ! Sans l'initiative de « Nounou » Lefebvre, Strappe serait encore gardien de but et n'aurait peut-être pas connu la gloire. Il a quelquefois la nostalgie de son ancien poste et double volontiers son goal à l'entraînement.

3 Son père travaillant aux mines, André Strappe fut tout naturellement amené à suivre cette voie. A 14 ans, il débuta comme galibot. Pendant un an et demi, il travailla au fond. Manœuvre, il était utilisé pour différentes besognes. La plus courante consistait à pousser des berlines. Le dimanche, il jouait au football. Il était devenu cadet, mais, déjà très doué, opérait régulièrement en équipe junior, toujours comme avant centre. Pour la Coupe du Nord, cependant, il abandonnait ses habituels coéquipiers et renforçait le onze cadet. Ce régime était dur pour un jeune, surtout en période de restrictions, car on était alors en 1942-43. Strappe demanda à son président de club, chef de service aux mines, de remonter au jour. Il obtint satisfaction et devint chaudronnier à l'atelier de réparation. Il continua sa carrière de footballeur et son application lui permit de progresser et de devenir un des meilleurs éléments de son club.

4 1945 valut au futur avant centre du onze tricolore de grandes satisfactions. Il joua (il n'avait pas encore 17 ans) quelques rencontres officielles en équipe première avec les « grands » et il fut sélectionné Cadet, du Nord, pour rencontrer la Ligue de Paris en lever de rideau de la finale de la Coupe 1945 (Racing-Lille). Sur la pelouse de Colombes, le Nord gagna par 4 à 3 et Strappe, qui venait à Paris pour la première fois, marqua deux buts. Content de son exhibition, Strappe devait être moins brillant, une semaine plus tard, en finale de la Coupe du Nord des Cadets. Sévèrement marqué et « contré » plus ou moins régulièrement dans toutes ses interventions, il sortit du terrain truffé de coups, sans avoir touché une balle et dégoûté du football... pour 48 heures. C'est le plus mauvais souvenir de sa carrière. Jamais, même au cours de matches pros, il n'a connu, affirme-t-il, pareille impression d'impuissance.

5 En 1946, Strappe était équipier premier à Bully. Il le demeura deux saisons. En 1948, il fut international amateur et sélectionné olympique. Il fut aussi international militaire dans des circonstances bien spéciales. Dispensé de service parce qu'il avait deux enfants, il fut convoqué pour une période de 48 heures, s'aligna contre l'Armée Britannique au Parc des Princes, fit marquer les 3 buts du match et, après avoir rendu son uniforme, regagna son foyer. Les Belges ayant protesté d'avance, il ne put, comme prévu, s'aligner contre les militaires d'outre-Quiévrain, mais la France gagna néanmoins le Challenge Kentish. En mai 1948, il fut sollicité par Bigot et signa à Lille. Il avoue qu'au cours de son premier entraînement, il songeait beaucoup plus à admirer les tirs de Baratte, son idole, qu'à jouer lui-même. Il avait déjà disputé deux matches amicaux contre Sarrebrück et Lisbonne, mais sans Baratte.

6 Adopté d'emblée par son nouveau club, Strappe y débuta fort bien. Il s'imposa du premier coup et, chose rare, disputa tous les matches officiels de sa première saison pro. Hélas ! il arrivait trop tard pour la Coupe que Lille avait remportée les trois années précédentes ! Il attend encore une victoire dans cette épreuve. Après avoir conquis ses galons en équipe B, il fut sélectionné pour l'équipe A, qui devait affronter la Yougoslavie à Belgrade au début d'octobre 1949. Blessé, il dut déclarer forfait mais, trois semaines plus tard, rétabli, il joua à Colombes contre cette même Yougoslavie. Depuis ce jour, il a été douze fois capé, mais c'est contre le Portugal, le 20 avril dernier, qu'il réalisa sa meilleure sortie internationale en assurant par 2 buts, le succès de nos couleurs après avoir été à l'origine du premier. Marié et père de trois filles, Strappe a pour supporter n° 1 sa femme, qu'il connut au cours d'un tournoi.

RACING-LILLE (2-1), à Colombes. Le Racing, sachant qu'une victoire pourrait lui éviter les barrages s'est vaillamment battu. Ses avants parvinrent fréquemment à proximité des buts nordistes, mais, par excès de précipitation, manquèrent d'excellentes occasions. De g. à dr. : Wadoux, Dubreucq, Mahjoub, Van der Hart, Van Cappelen, Moreel (à t.), Quenolle, Val, Foix.

UN BUT IMPRÉVU DU RACING RUINE LES ESPOIRS DE LILLE, LACHÉ PAR NICE ET BORDEAUX (42 ET 41 POINTS)

LES Lillois, joueurs et supporters, et qui suivirent les évolutions de leurs joueurs devant l'équipe du Racing Club de Paris, dimanche, à Colombes, étaient littéralement effondrés quand l'arbitre siffla la fin de la partie : un coup du sort, quinze secondes plus tôt, venait de ruiner leurs espérances.

En effet, alors que la marque était de 1 but à 1, et que le onze lillois avait mené pendant quatre vingts minutes, un long dégagement du portier parisien Vignal surprit les défenseurs nordistes, placés par erreur sur la même ligne, et l'ailier gauche du Racing, Moreel, réussit à shooter. Val, le portier lillois, s'élança et allait probablement arrêter le tir quand le ballon fut détourné par le corps de l'arrière droit Van Cappelen et pénétra dans le but, prenant Val à contre-pied.

D'un avis unanime, un match nul eut été équitable et les joueurs des deux équipes semblaient l'avoir admis tacitement.

Le résultat de l'incident, c'est que le club lillois a perdu contact avec ses deux principaux concurrents, Nice et Bordeaux, les deux finalistes de la Coupe de France, qui restent seuls en tête, nettement détachés, Nice avec trois points d'avance sur Lille et un sur Bordeaux.

Nice a su échapper au piège que constituait pour lui le match qu'il jouait à Metz.

Malgré le dynamisme du onze lorrain, qui, depuis le début du championnat, combat avec une extrême générosité, les joueurs azuréens réussirent, grâce à une évidente supériorité technique, à prendre l'avantage appréciable de 2 buts avant le repos et à le conserver jusqu'au coup de sifflet final.

Pendant ce temps, à Bordeaux, les Girondins, toujours longs à se mettre en action, parvenaient à vaincre Nîmes qui avait atteint le repos avec une avance d'un but (2-1). Le retour du onze bordelais en seconde mi-temps fut sensationnel. Cela promet pour la finale de la Coupe, qui aura lieu dimanche à Colombes.

Les clubs en péril de relégation se sont sérieusement accrochés. Sochaux, samedi, a remporté un joli succès en battant Le Havre au Havre, et Rennes a obligé Nancy à partager les points. Mais Lyon, virtuellement condamné, a subi la loi du Stade de Reims, et Marseille dut s'incliner devant Lens.

Il est donc à peu près certain aujourd'hui que Lyon accompagnera Strasbourg en deuxième division et que Marseille jouera en barrage (matches aller et retour) avec le troisième club classé de l'étage inférieur.

Quel sera ce club ? Nantes (38 points), Valenciennes (39) et Angers (36) semblent les candidats restant en course avec Monaco (36) qui, cependant, n'a pu faire mieux que match nul avec Valenciennes.

Le Stade Français, vainqueur de Cannes, et Montpellier, qui a écrasé Amiens par 8 buts à 0, ont confirmé leur supériorité en seconde division.

Lucien GAMBLIN

PREMIERE DIVISION

Sochaux b. Le Havre, 2-1; Nice b. Metz, 2-0; Bordeaux b. Nimes, 4-2; Saint-Etienne b. Roubaix, 2-1; Racing b. Lille, 2-1; Reims b. Lyon, 5-2; Lens b. Marseille, 2-1; Rennes et Nancy, 1-1; Sète b. Strasbourg, 2-0.

Le classement

1. Nice, 42 pts (31 m.); 2. Girondins, 41 pts (31 m.); 3. Lille, 39 pts (31 m.); 4. Metz, 37 pts (31 m.); 5. Reims, Le Havre, 36 pts (31 m.); 7. Nimes, Roubaix, Nancy, Saint-Etienne, 32 pts (31 m.); 11. Sète, 31 pts (31 m.); 12. Racing, Rennes, Lens, Sochaux, 27 pts (31 m.); 16. Marseille, 25 pts (31 m.); 17. Lyon, 20 pts (31 m.); 18. Strasbourg, 15 pts (31 m.).

DEUXIEME DIVISION

Nantes b. Béziers, 3-0; Stade Français b. Cannes, 2-0; Montpellier b. Amiens, 8-0; Monaco et Valenciennes, 1-1; Besançon b. C. A. Paris, 5-1; Toulouse b. Rouen, 2-1; Toulon b. Alès, 2-1; Le Mans et Angers, 1-1; Troyes b. Grenoble, 4-1.

Le classement

1. Stade Français, 53 pts; 2. Montpellier, 44 pts; 3. Valenciennes, 39 pts; 4. Nantes, 38 pts; 5. Monaco, Angers, 36 pts; 7. Toulouse, 34 pts; 8. Grenoble, 33 pts; 9. Rouen, Toulon, 32 pts; 11. Besançon, Troyes, 29 pts; 13. C. A. Paris, Cannes, 27 pts; 15. Béziers, 21 pts; 16. Amiens, 18 pts; 18. Alès et Le Mans, 15 pts.

Moreel fut à Colombes le meilleur attaquant parisien. Sa rapidité d'intervention et ses tirs alertèrent très souvent les défenseurs lillois. C'est un de ces shots, dévié par Van Cappelen, qui assura la victoire du Racing. De g. à dr.: Pierre Foix (Lille), Baratte, Jacques Foix (Racing), Moreel, Van der Hart, Vuye (à terre), Van Cappelen et Val, qui arrête en plongeant.

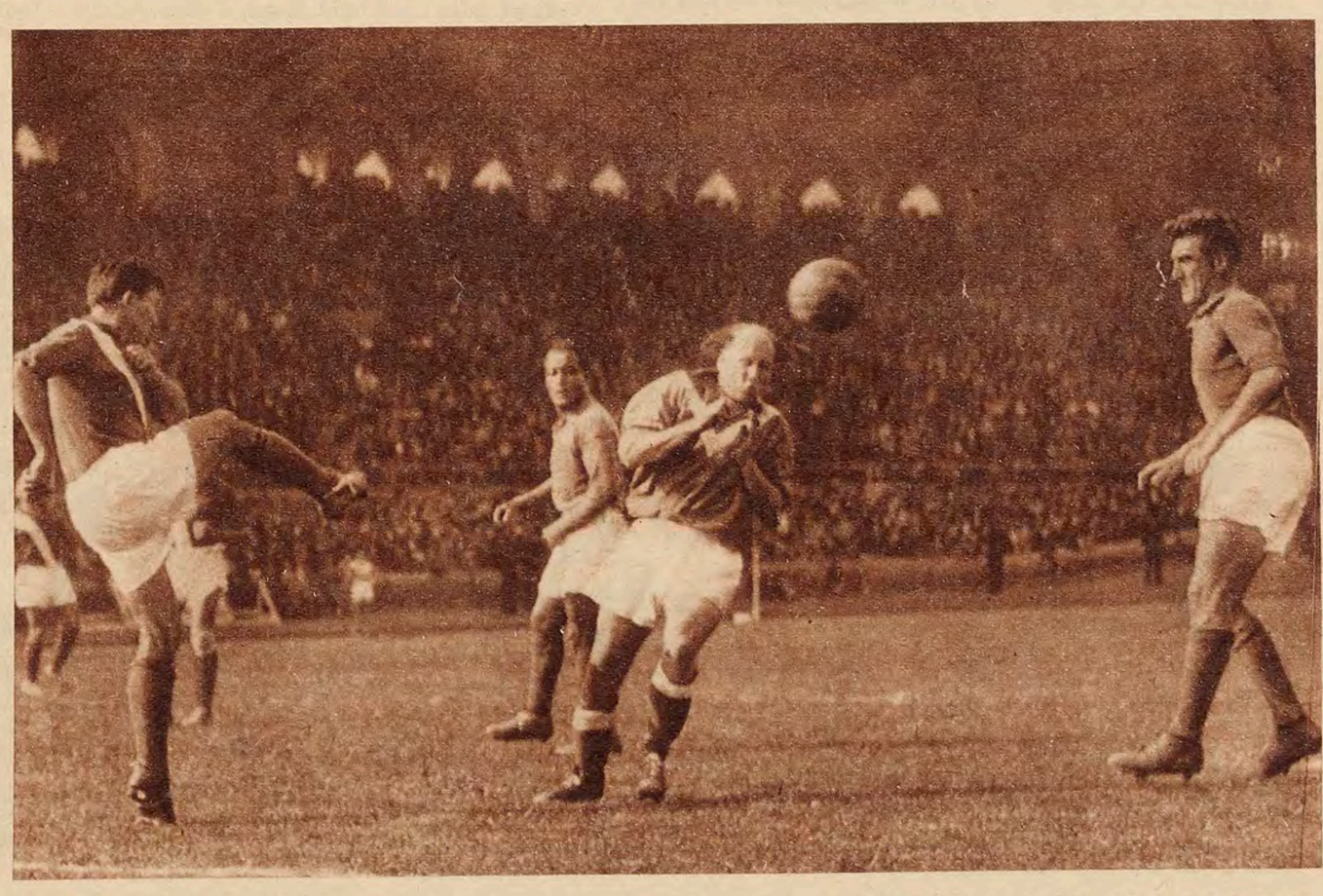
GRACE A NICE ET A BORDEAUX, LE CHAMPIONNAT EST

LENS-MARSEILLE (2-1). Ibrir semble se saisir du ballon qui pourtant pénétrera dans ses filets. C'est le deuxième but de Lens. De g. à dr. : Salem, Sauty, Ibrir, Lanfranchi, Hencke, Scotti.

ROUBAIX - SAINT-ETIENNE (1-2). Le gardien de but stéphanois Ferrière (au centre) était sorti pour s'emparer du ballon. Il a été devancé par Dececco qui dégage de la tête. De g. à dr. : Sécia, Dececco, qui masque Kretzchmar, Ferrière, Ferry, qui termina comme goal.

LYON-REIMS (2-5). Le portier rémois, Paul Sinibaldi, qui effectuait sa rentrée après une longue absence, s'empare du ballon devant le Lyonnais Flamion qui réussit un but contre son ancien club. A droite : le demi Penvern. Lyon, battu, est condamné à la 2e division.

TOULOUSE-ROUEN (2-1). Le gardien de but de Rouen, Thuau, a bondi en vain. L'inter Libar, reprenant de la tête, marquera.



GIRONDINS-NIMES (4-2). Le demi centre de Nimes, Golinski, dégage de volée. Le Bordelais De Harder ne pourra tromper Dakowski. Il réussira cependant à marquer deux minutes avant la fin. Au centre : Firoud. A dr.: Fornetti.

EST

A L'IMAGE DE LA COUPE

METZ-NICE (0-2). Le portier niçois, Domingo, intervient avec autorité et repousse du poing une balle que Cisowski n'a pu contrôler de la tête, comme il l'escomptait. L'avant centre messin expédia deux tirs très durs à Domingo qui sut les parer. A dr. : Firoud.

Marcel Domingo, en sautant, capte le ballon, bien protégé par ses coéquipiers. De g. à dr. : Bonifaci, dont la clairvoyance fut très appréciée par le public lorrain, Poitevin, Belver, Gonzalès, Domingo et Ahmed Firoud.

A HUIT JOURS DE LA FINALE DE LA COUPE NICE ET BORDEAUX ONT PRIS LA MESURE DE LEURS MOYENS DEVANT METZ ET NIMES

LA finale de la Coupe de France, qui aura lieu dimanche prochain à Colombes, opposera les deux meilleures équipes de la saison, l'O. G. C. Nice et les Girondins de Bordeaux.

Depuis ses débuts dans l'épreuve, en 32e de finale, Nice a prouvé que sa grande force était la solidité de sa défensé.

Le gardien azuréen, bien protégé par Poitevin, Firoud et le Sud-Américain Gonzalès, est actuellement en grande forme. C'est le meilleur joueur niçois, avec Bonifaci.

Signe particulier : Nice n'a jamais eu besoin de rejouer un match, ni même de disputer une prolongation.

Les Girondins, au contraire, n'ont livré que deux matches sans avoir à rejouer : contre Grenoble, en 32e de finale, et contre Lille, en demi-finale. Pour triompher des nordistes, ils ont dû, toutefois, fouler la pelouse de Colombes pendant 120 minutes.

La défense bordelaise est athlétique, mais on lui reproche de manquer de mobilité devant une attaque ne conservant pas la balle et utilisant les services en profondeur.

L'atout numéro un des Girondins, c'est l'efficacité de leur division offensive et, en particulier, de leur aile gauche Doye-De Harder. Ce dernier, l'un des meilleurs étrangers opérant sur notre sol, est capable, à lui seul, de gagner un match.

Les qualités des deux clubs ont été mises en valeur une nouvelle fois, dimanche dernier, en championnat.

Nice, qui jouait à Metz, a impressionné son adversaire dont les avants, y compris Cisowski, ont été incapables de forcer ses lignes arrière.

Les Girondins jouaient sur leur terrain. En première mi-temps, leur défense commit des erreurs, et Nîmes menait au repos par deux à un .

En fin de match, l'attaque bordelaise arracha la décision, grâce à son aile gauche. Doye et De Harder obtinrent, en effet, les deux buts de la victoire.

Pierre LAGOUTTE

DÉFENSE INTRAITABLE DES AIGLONS

Domingo a retrouvé sa forme espagnole. Nice lui doit d'être finaliste en Coupe.

Poitevin, demi centre très ardent. Dur sur l'homme et il marque de près

Firoud, frère du demi nimois. Adresse et rapidité d'intervention à signaler.

Bonifaci, technicien remarquable. Style pur. L'un de nos meilleurs joueurs.

ATTAQUE EFFICACE DES GIRONDINS

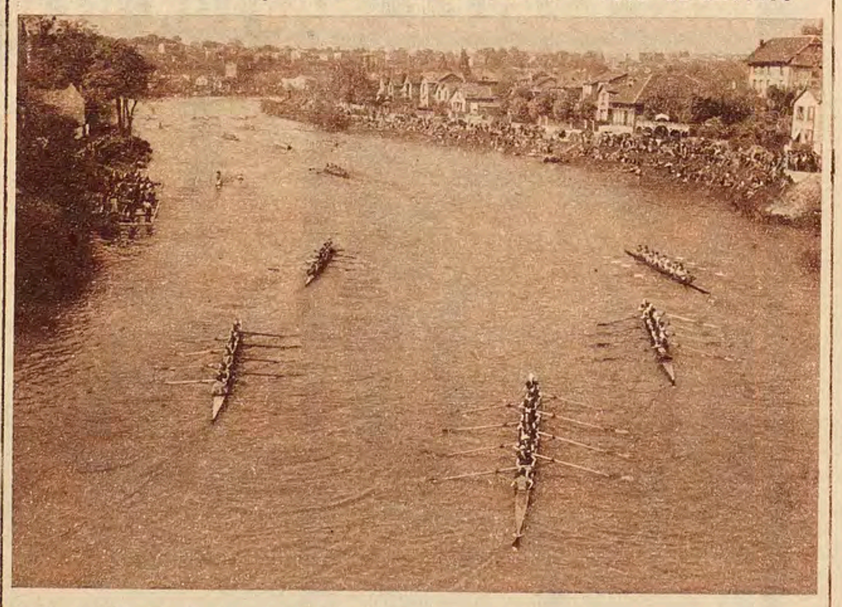
De Harder, le plus efficace et le plus déroutant des attaquants de Bordeaux.

Doye, comprend parfaitement De Harder dont il exploite au mieux le talent.

Lukac, avant centre puissant, mais un peu lent. Possède un très bon jeu de tête.

Baillot, rapide et accrocheur. Un battant qui lutte pour toutes les balles.

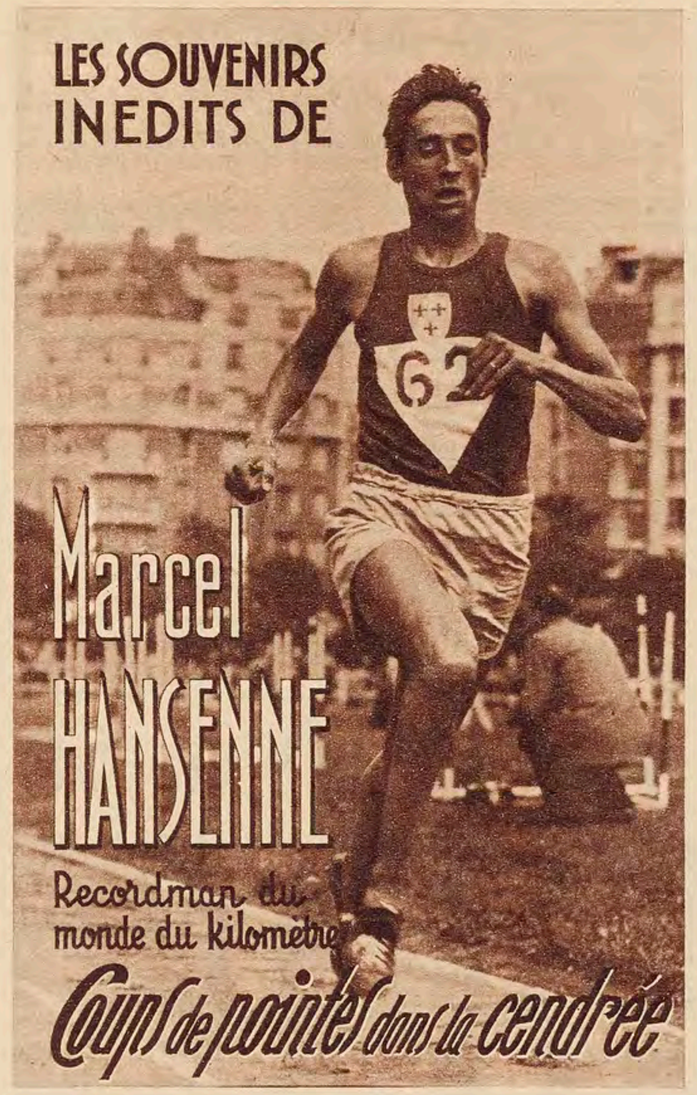
Les rameurs ont repris leurs ébats avec la "Tête de Rivière"



LA « Tête de Rivière » était, comme chaque année, la première des grandes manifestations nationales de l'aviron. En remportant cette épreuve devant les favoris de la Mixte Métro-Basse-Seine et l'Encouragement, les rameurs de la S.N. Marne ont réussi l'exploit de la journée, qui fut cependant fertile en surprises.

Jean Séphériadès, sans être encore tout à fait au point, est déjà le sculler français numéro 1 et a devancé nettement Boucher, qui a terminé seulement troisième. Salles et Mercier, qui dominaient le lot de leurs adversaires en mars, ont été battus par Nosbaum et Martin (S.N. Marne) et inquiétés par les champions de France de Vichy et Libourne. Quittant leur embarcation préférée, les équipiers de Blondiaux (Métro) réalisèrent le meilleur temps en quatre barré. Quant aux frères Aschehoug, en deux sans barreur, ils confirmèrent leur valeur en devançant le Métro, Mâcon et le Rowing Club de Paris.

André MARIZIONS.



C'EST durant les deux mois qui précédèrent les Jeux Olympiques que je connus, sans l'avoir cherchée, ma meilleure forme. Il est possible qu'en juin 1948 j'eusse sérieusement inquiété Whitfield; en tout cas, il ne m'aurait pas battu comme il le fit ensuite à Londres, même avec le mauvais départ que je pris. Durant l'hiver qui précéda l'année olympique, je m'étais entraîné comme jamais je ne l'avais fait auparavant, courant une heure chaque jour, par n'importe quel temps, qu'il neigeât ou qu'il plût. Dès ma première compétition, Gaston Meyer s'aperçut qu'un grand changement s'était opéré en moi. A 31 ans passés, mon allure se modifiait encore et, lorsque commença la saison nouvelle, je me sentis très différent de ce que j'étais avant. J'avançais sans effort et, lorsque je voulais accélérer, mes jambes obéissaient avec aisance. Je revois encore l'étonnement de Gaston Meyer, lorsque, à Chartres, en avril 1948, je courus un 1.000 mètres en 2' 28" sur une piste médiocre et malgré le vent assez fort. Comme il s'agissait d'un relais 3 × 1.000 et que Jean Vernier m'avait transmis le témoin avec une quarantaine de mètres d'avance, je ne m'étais absolument pas employé, me contentant d'effectuer mon parcours en foulées.

MA CARRIÈRE EN ATHLÉTISME LE PROUVE :

Nous avons eu grand tort, avec aux Jeux, durant Juin 1948,

— Eh bien, me dit Gaston Meyer, tu ne t'en es pas fait beaucoup...

Puis, ayant jeté un rapide coup d'œil sur son chronomètre, il m'annonça :

— 2' 38"... Je m'en doutais...

C'est alors que Filou, l'organisateur de la réunion, s'écria :

— Mais non, c'est en 2'28" que Marcel a couru !...

Gaston Meyer, surpris, consulta de nouveau son chronomètre. Et l'on put lire alors une immense stupéfaction sur son visage.

— Oui, dit-il, c'est bien 2'28". Je n'y comprends rien...

Une grande année s'annonce...

NOUS sûmes alors, lui et moi, qu'une grande année s'annonçait. Réellement, je m'étais transformé durant l'hiver. J'avais gagné en puissance surtout. Je pouvais démarrer trois fois dans le dernier tour d'un 800, tout en possédant assez de réserves encore pour un quatrième démarrage à proximité de l'arrivée, si la nécessité s'en faisait sentir. Au mois de mai 1948, j'étais devenu très supérieur au coureur des années précédentes. Il n'est pas possible d'imaginer tout ce qui peut séparer un athlète valant 1'50" sur 800 d'un autre qui vaut 1' 49". Cette seconde représente un espace immense. Si, en 1948, j'avais eu à rencontrer le coureur que j'étais auparavant, je l'aurais battu sans peine.

A l'époque, le bruit se répandait d'un Chefdhotel transformé lui aussi. On le disait appliqué à l'entraînement et en gros progrès. Lucien Houille, son nouveau conseiller, se montrait très optimiste à son sujet. Pourtant, Gaston Meyer lui déconseilla de laisser Chefdhotel me rencontrer à Clermont, le 20 mai.

— Il risque de sortir de ce 800 tout à fait découragé...

Lucien Houille flaira-t-il quelque manœuvre stratégique ou bien voulut-il tenter sa chance quand même ? Je ne sais. Toujours est-il que le duel eut lieu et que je le gagnai en 1'50" juste, laissant Chefdhotel à quatre secondes, après que celui-ci se fût vaillamment défendu, ne s'inclinant qu'à l'entrée de la dernière ligne droite. Or, la cendrée était extrêmement friable, sans quoi le record de France (1' 49" 8 depuis le mois de juin 1947) fût certainement tombé. A Jean-Bouin, par exemple, j'eus sans aucun doute approché de très près 1'49", et c'était là mon deuxième 800 de l'année.

D'ailleurs, Chefdhotel ne s'y trompa pas. Comme Lucien Houille, remplissant ainsi son rôle à la perfection, cherchait les mots de nature à redonner confiance à mon adversaire, celui-ci s'écria :

— Ne vous fatiguez pas. Vous ne voyez donc pas que Hansenne peut courir en ce moment les 800 mètres en 1' 48" ?

Hanté par les Jeux Olympiques

LE grand regret de ma carrière, c'est de n'avoir pas tiré complètement profit de cette période faste. Je n'avais rien fait pour être en forme si tôt; mais, puisque celle-ci était venue d'elle-même, ne fallait-il pas saisir l'occasion ?

Nous eûmes plusieurs entretiens à ce sujet, Gaston Meyer et moi. J'étais hanté par les Jeux, naturellement, et mon entraîneur aussi. Mais n'allait-on pas lâcher la proie pour l'ombre ? J'avoue que nous hésitâmes longtemps sur la conduite à prendre. Finalement, nous décidâmes de renoncer à toute tentative de record sur 1.000 ou 1.500 mètres : je n'allais courir que sur 800 mètres, et d'une manière espacée encore. Toutefois, il était entendu que, de temps à autre, je donnerais mon maximum, afin de modifier mon entraînement le cas échéant. C'est ainsi que, durant les semaines qui vinrent avant les Jeux, je courus relativement peu, tout en améliorant tout de même à deux reprises le record de France des 800 mètres, à Nancy d'abord, en 1'49"4, et à Jean-Bouin ensuite, en 1'48"3.

Ce mois de juin 1948 me laisse le souvenir d'une grande facilité à faire n'importe quoi. Jamais plus par la suite je ne devais retrouver forme pareille, et aujourd'hui je sais que nous avons eu tort, Gaston Meyer et moi, de tout sacrifier aux Jeux Olympiques, de peur qu'il nous soit reproché ensuite d'avoir préféré les records à un titre olympique. Je pense qu'à cette époque il m'eût été aisé de réussir 2'20" au kilomètre et 3'46" sur 1.500, sinon mieux. Lorsque, plus tard, à Ostersund, en Suède, je réussis 3' 50" 6/10 à l'entraînement, alors qu'il faisait un temps épouvantable et que Gosta Olander, l'entraîneur suédois, avait de la peine à en croire ses yeux, secouant la tête d'un air incrédule après avoir consulté son chronomètre, je sus que, sur 1.500, des possibilités inespérées s'offraient à moi. Mais les Jeux n'étaient pas courus et, lorsqu'ils le furent, ce n'était plus comme avant...

Sur 800, je n'ai aucun regret, en revanche. 1'48"3/10 représentent pour moi plus que je ne pouvais rêver. Cependant, c'est avec une aisance relative que je réalisai ce temps. Le matin, j'étais allé bavarder avec le père Martin, comme j'avais coutume de le faire avant certaines grandes épreuves. Le père Martin est chargé de l'entretien de la piste de Jean-Bouin, mission dont il s'acquitte avec une rare conscience depuis de très nombreuses années. Lorsqu'il me voyait arriver, il savait ce que cela voulait dire.

— Alors, tu fonces, aujourd'hui, mon gars ?...

Et avant ma réponse il ajoutait :

— Elle est belle, aujourd'hui. Tu peux y aller...

" Attention ! Aujourd'hui moins de 1' 49"

LE jour de ces 1'48"3, je me sentais très sûr de moi. Bouleversant les traditions qui veulent que chaque athlète se déclare enrhumé ou victime d'une angine ou encore souffrant de quelque autre mal, je crus pouvoir avertir le starter, les chronométreurs et le juge-arbitre de mes intentions.

— Battre un record de France dans une simple série de championnat de Paris ? Voyons, tu plaisantes...

Non ! Je ne plaisantais pas. Sur la ligne de départ, très calmement, je prévins mes adversaires de ma décision :

— Aujourd'hui, je cours en moins de 1'49"...

— C'est sérieux, ça ?

— Très sérieux...

— Merci de nous le dire !...

Ils ne tentèrent pas de me suivre. Pourtant, le premier 400 ne fut pas particulièrement rapide : 54 secondes juste. Cependant, aussitôt après, j'accélérai si violemment que les deux cents mètres suivants furent courus en 25"6/10. C'est ainsi que, seul en tête de bout en bout, je réussis 1'48"3/10. Et le lendemain je gagnais la finale en 1'50"7, en démarrant à cent mètres de l'arrivée seulement, ce qui fut suffisant pour distancer d'un seul coup mes adversaires les plus immédiats de vingt bons mètres. A l'époque, je finissais mes courses très rapidement, car le « train » d'un 800 en 1' 50" ne me fatiguait nullement. D'ailleurs, je devais remporter le 800 du championnat de France en 1'49"9, tout en me souciant surtout d'économiser mes forces.

Juin, le mois des records

DETAIL curieux, de tout temps le mois de juin a été pour moi celui des records : 1'50"2 sur 800 en 1945, 1'49"8 en 1947, 1'49"4, puis 1'48"3 en 1948, 3'47"4 sur 1.500 en 1949. Pourtant, c'est en août 1948 que je parvins à égaler le record du monde du kilomètre détenu par le Suédois Rune Gustafsson. Mais au prix de quel effort ! Rarement épreuve me parut plus pénible que celle-là. Emmené par Jean Vernier, qui détalait comme un lièvre lorsqu'il s'agissait de m'emmener, j'étais passé aux 500 mètres en 1'6", et, à ce moment-là, seul Hasse Liljekvist, qui m'avait si bien

Des athlètes qui ne furent pas mes adversaires directs ceux qui m'ont laissé la plus forte impression sont :

MAC KENLEY, GASTON REIFF ET EMIL ZATOPEK

Recordman du monde des 400 m., le Jamaïcain Mac Kenley m'a stupéfié.

Gaston Reiff est le meilleur coureur du monde sur les distances intermédiaires.

Zatopek, le phénomène tchèque, n'a aucun rival dans les épreuves de fond.

TOUT EST POSSIBLE LORSQU'ON AIME L'EFFORT

Gaston Meyer, de tout sacrifier époque de ma meilleure forme !

ridiculisé à Colombes, en septembre 1945, était encore dans ma foulée. Plus pour longtemps cependant, car, cent mètres plus loin, il s'écroulait sur la pelouse, l'écume aux lèvres. Il fallut l'emporter aux vestiaires sur un brancard. Jusqu'aux neuf cents mètres, je ne sentis pas la fatigue venir (et pourtant les 800 mètres avaient été couverts en 1'50"6). Cependant, lorsque je sortis du dernier virage et que j'aperçus les juges et les chronométreurs au bout de la ligne droite, j'eus d'un seul coup la conviction que je ne pourrais aller jusqu'à eux. Malgré les encouragements du public suédois, d'une rare sportivité, car enfin c'était à un record suédois que je m'attaquais, je me sentais faiblir, faiblir... C'est presque en marchant que je touchai au but, convaincu que j'avais largement échoué. Mais non, j'avais égalé le meilleur temps de Rune Gustafsson (2'21"4). Ce dernier me félicita et le public réclama un tour d'honneur. J'eus beaucoup de mal à le lui ouvrir, tellement j'étais épuisé. En fait, c'est la rapidité exagérée des 500 premiers mètres qui m'avait mis dans cet état. Un peu plus tard, à Paris, je devais courir la distance en 2'21"6 avec beaucoup moins de mal...

L'extraordinaire Mac Kenley

CETTE tournée suédoise me permit d'autre part de mieux connaître Herbert Mac Kenley. Le Jamaïcain est l'athlète le plus extraordinaire que j'ai rencontré. Toujours d'humeur aimable, il me stupéfia par ses possibilités de récupération. Chaque soir ou presque, il courait les 400 mètres en 46 secondes ou presque, terminant à chaque fois dans un très grand état de fatigue, mais, deux ou trois minutes plus tard au plus, on le voyait aussi frais d'aspect que s'il n'avait produit aucun effort. A Stockholm, sous la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis le matin, il devança ainsi le grand Arthur Wint en 46"1/10, sur une piste détrempée, s'écroulant presque au sol aussitôt l'arrivée franchie. C'était à mon tour de courir ensuite. Or, qui m'encouragea dès le premier tour de piste, courant parfois pendant plusieurs mètres à mes côtés ? Herbert Mac Kenley soi-même. Je n'en revenais pas... Quant aux frères Vernier, gros mangeurs devant l'Eternel, ils découvrirent avec stupéfaction que le Jamaïcain grignotait quelques bouchées à table, alors qu'ils l'avaient imaginé avec un appétit d'ogre, tout comme eux. Ou Mac Kenley allait-il chercher toutes ses réserves ? C'est ce que je me suis toujours demandé.

Lâché au train par Gaston Reiff.

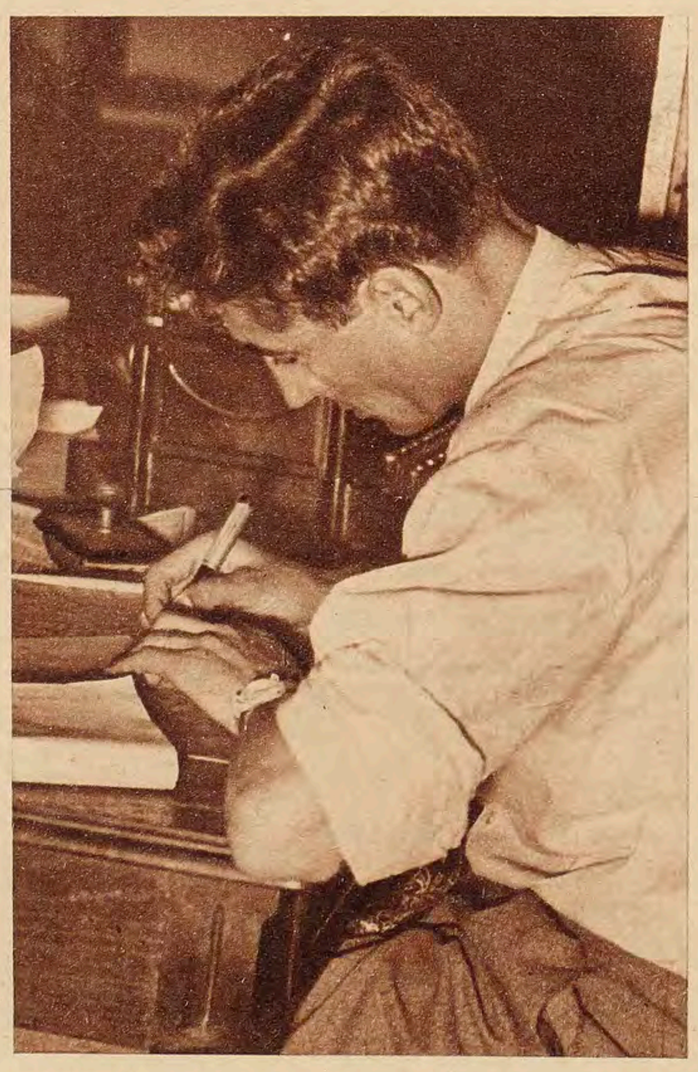
HERBERT MAC KENLEY, Gaston Reiff, Emil Zatopek : voilà les athlètes qui me firent la plus grosse impression parmi ceux qui n'étaient pas mes adversaires directs. Pourtant, nous courûmes souvent l'un contre l'autre, Gaston Reiff et moi. On peut dire que le Belge atteignit à son apogée sur 1.500 au moment précis où mon étoile déclinait. C'est pourquoi je tiens pour peu convaincantes toutes les victoires que j'ai remportées sur lui, ainsi que les deux défaites qu'il m'infligea en 1950. Cependant je veux dire à quel point Gaston Reiff m'émerveilla au cours d'un certain 2.000 mètres disputé en septembre 1948. Certes, je ne m'attendais point à le menacer réellement, car la distance m'effrayait un peu. Je pensais tenir convenablement mon rang dans cette course, et il n'en fut rien. Jamais jusque-là je n'avais imaginé que quelqu'un pût me faire sortir la langue comme Gaston Reiff réussit à le faire. Dès le départ j'avais pris sa foulée, persuadé que l'allure infernale de ce 2.000 faiblirait bientôt. Mais Gaston Reiff ne donnait aucun signe de lassitude. Quiconque n'a jamais été lâché au « train » dans une compétition de course à pied ne peut imaginer à quel point il est déprimant de guetter en vain le moindre ralentissement dans l'allure de celui qui mène. Nous passâmes ainsi au kilomètre en 2'53", et rien dans le style de Gaston Reiff n'indiquait qu'il allait connaître la défaillance attendue. Sa foulée demeurait aussi régulière qu'au début, tandis que la mienne devenait plus lourde de seconde en seconde. Quatre cents mètres plus loin, je dus laisser le Belge poursuivre seul sa route, le maudissant et l'admirant tout à la fois. Je n'avais pas tort : en 5'7", Gaston Reiff battait nettement le record du monde de Gundar Haegg (5'11'8/10). Je crois que Marcel Alavoine, le fidèle conseiller du champion olympique, sera d'accord avec moi lorsque j'affirmerai que Gaston Reiff connut ce soir-là la meilleure forme de sa brillante carrière. Sur les distances intermédiaires, tels le 2.000 et le 3.000, Gaston Reiff s'est toujours trouvé fort à l'aise. Ses deux records du monde sont parmi les plus beaux qui soient.

Tout est possible lorsqu'on aime l'effort.

EN ce qui me concerne, ma carrière touchait à sa fin et pourtant il s'en fallut d'un rien que je remportasse le 800 des championnats d'Europe disputés à Bruxelles en août 1950. C'eût été trop de chance. Il y avait dans cette course quatre hommes (au moins) meilleurs que je ne l'étais : Boysen (Norvège), Parlett et Bannister (Angleterre) et Bengtsson (Suède). En effet, j'avais renoncé alors à toute ambition, n'acceptant de courir encore que pour répondre à un désir de Gaston Meyer qui pensait que mes quatorze années de course à pied pouvaient encore se terminer par un succès appréciable. Je ne partageais point sa confiance, et ce fut là ma dernière erreur. J'aurais pu effectivement remporter ce 800 si je m'y étais mieux préparé. Quinze jours avant la course, je pesais 75 kilos, mon poids de forme oscillant habituellement aux environs de 71. Durant ces deux semaines, je m'astreignis à un régime de jockey, repoussant toute nourriture susceptible de contrarier ma cure d'amaigrissement. Pendant ce temps, je m'entraînais avec une grande ardeur, et le miracle faillit se produire : vainqueur de ma série en 1'50"8, c'est d'un rien que je m'inclinai en finale derrière l'Anglais Parlett. On me demanda après l'arrivée pourquoi j'étais demeuré si longtemps en queue de peloton : eh bien, il existait une raison excellente à cela, c'est qu'il m'avait été impossible d'aller plus vite d'un bout à l'autre de la course... En réalité, ce 800 mètres s'était déroulé trop rapidement pour que je pusse me placer comme je l'aurais voulu. Sixième à l'entrée de la dernière ligne droite, je pus remonter cependant quatre de mes adversaires, mais ce fut davantage parce qu'ils étaient exténués que grâce à mon finish. Tout le monde s'y trompa : on crut que j'avais maladroitement couru. La vérité est la suivante : du départ à l'arrivée, je n'avais cessé d'être à l'ouvrage, et, dans ces conditions, ma place de deuxième était pleinement satisfaisante. Je dirai plus : elle me combla...

Et voilà ! Maintenant, il n'y a plus rien à ajouter, sauf que ma carrière fut la démonstration que tout est possible lorsqu'on aime l'effort et que l'on a la chance d'être bien conseillé. Mes débuts n'avaient pas été encourageants; mais j'étais animé d'un grand désir de bien faire. Cet état d'esprit devait s'affirmer amplement suffisant pour me faire gravir un à un tous les échelons de la réussite. J'en suis persuadé : bien des jeunes garçons pourraient en faire autant s'ils le voulaient réellement. Tout ce que je leur souhaite, c'est de trouver sur leur route des Ernest Berte, J.-J. Lesur, J. Keller, B. Neuville, G. Meyer et d'autres encore, qui ont su prononcer les mots qu'il fallait. Ils furent pour moi des amis en même temps que des entraîneurs. A eux tous, qui firent du jeune adolescent malingre que j'étais un athlète convenable, j'exprime toute ma reconnaissance. Grâce à eux, j'ai vécu des instants magnifiques...

FIN



Nos lecteurs, qui ont connu Hansenne sur le stade, ne l'ont certes jamais vu ainsi. Il met la dernière main à son récit.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. ALFRED GUILLOTEAU, AU CHATENAY-DE-SAINT-DENIS-LA-CHEVASSE (VENDEE) :

Depuis trois ans, je suis un lecteur assidu de votre revue qui me plaît beaucoup. Vos articles sont variés et d'une impartialité remarquable : vous félicitez le grand champion qu'est Bobet mais vous ne passez pas sous silence les actions d'éclat des jeunes. Les photos rehaussent encore la valeur de vos commentaires. Tous les sports y trouvent leur place et votre équipe de spécialistes est vraiment formidable. Depuis que j'en suis un lecteur fervent, je trouve que votre magazine s'est amélioré sensiblement. Pouvez-vous m'envoyer les photos dédicacées de quelques grands champions, tels Bobet, Mimoun, Geminiani et Coppi ?

Réponse. — *Nous vous remercions, cher lecteur, de votre opinion enthousiaste. Notre journal vous plaît et nous en sommes très heureux. Cela signifie que vous savez apprécier nos efforts et cela nous encourage à mieux faire encore. Tous nos collaborateurs, reporters et photographes, ont été sensibles à vos compliments.*

Pour ce qui concerne les photos demandées, nous avons transmis votre lettre à M. Caudrilliers.

DE M. GEORGES GUIRET, A VIDOUZE (HAUTES-PYRENEES) :

Je n'ai que quatorze ans, mais la lecture de votre journal m'intéresse encore plus que mes livres de classe car vos photos sur la boxe, le sport que j'aime le plus, me réjouissent particulièrement. Comme le disait si bien, il n'y a pas longtemps, M. Bodart (Belgique), votre magazine est bien le champion des hebdomadaires sportifs. Pouvez-vous me préciser quel serait le prix de dix numéros anciens traitant de la boxe et du cyclisme en particulier ?

Réponse. — *Grand merci, cher petit ami, de faire de But et Club-LeMiroir des Sports votre livre de chevet, mais il ne faut pas, pour autant, négliger vos bouquins d'école. C'est un sage conseil que nous vous donnons, car une solide instruction n'a jamais nui à personne. Faites du sport, distillez bien votre magazine préféré, mais instruisez-vous pour devenir un homme parfait. Pour les numéros demandés, nous avons transmis votre lettre à notre service de vente qui, seul, est qualifié pour vous répondre.*

DE M. ANDRE LAPOIRETTE, 15, AV. AMBROISE-RENDU, PARIS (20e) :

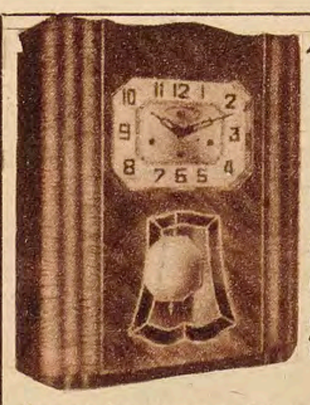
Sportif pratiquant acharné dans mon jeune temps, j'ai conservé la nostalgie des stades et je revis par l'image, dans votre magnifique revue, les exploits des champions actuels. Je ne puis plus — hélas ! — consacrer mes dimanches à la vision d'un match de football ou de tout autre compétition, étant obligé de garder la chambre en raison de mon artério-sclérose, et je dois me contenter d'en suivre les péripéties, installé devant mon poste de radio. Fort heureusement, chaque semaine, « But et Club-Le Miroir des Sports » m'apporte un peu de joie grâce aux très belles photos de ses reporters, à ses commentaires impartiaux, à sa variété. C'est un bain de jeunesse, un retour sur moi-même que j'accomplis, en toute tranquillité d'esprit. J'en oublie mes souffrances et ce n'est pas votre moindre mérite que de me soulager un peu. J'aime à vous le dire et vous remercie.

Réponse. — *Votre lettre émouvante, très cher lecteur, a été appréciée par tous nos collaborateurs. Nous sommes heureux de vous apporter chaque semaine un peu de réconfort et notre satisfaction est de contribuer à vous soulager quelque peu des maux qui vous affligent. Lorsqu'on a été, comme vous, un sportif fervent, quand on a foulé le gazon vert des stades, il est bien triste de ne pouvoir se déplacer ainsi qu'on le désirerait. Mais le propre d'un sportif est d'avoir de la volonté. Ne désespérez donc pas, votre état s'améliorera. Merci encore de vos encouragements à notre égard.*

DE M. MICHEL BALOUP, LYCEE DE TALENCE, A BORDEAUX (GIRONDE) :

Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous féliciter pour l'admirable tenue de votre journal. Les articles, les photos, tout est parfait. Les vies de champions comme Baratte, Schemann et Marcel Hansenne ont, avec les psychanalyses, ma préférence. J'espère que vous continuerez leur publication. Mes camarades et moi sommes vos fidèles lecteurs et nous apprécions, tous, les efforts que vous fournissez pour nous offrir, chaque semaine, un magazine agréable, documenté et vivant. Dans le genre, vous êtes vraiment « champion ». Une chose, pourtant, nous chagrine. Ne pourriez-vous donner une plus large place aux résultats et, notamment, à ceux du rugby à XIII ? C'est tout un groupe de jeunes collectionneurs qui vous le demande.

Réponse. — *Nous sommes très sensibles à vos louanges et notre but constant est de plaire à tous nos amis, à ceux qui nous lisent et qui nous accordent leur confiance. Malheureusement, bien souvent et en fonction des exigences de l'actualité, la place dont nous disposons n'est pas assez vaste pour contenter tout le monde. Dans la mesure de nos possibilités du moment nous le faisons, mais il est bien difficile de ne rien sacrifier dans un cadre, somme toute, assez restreint. Bonne note est prise de vos désirs et nous vous assurons que satisfaction vous sera donnée à la première occasion.*



Nous vous offrons A CRÉDIT POUR 1.000 Frs.

à la commande et 8 versements mensuels de 2.000 francs ce

splendide carillon Grand Luxe S.H.D.

Evitant les intermédiaires, en provenance directe de nos usines, il vous donnera l'assurance d'une satisfaction réelle en vous offrant toutes les garanties.

En ronce de noyer, verni, clair ou foncé, comportant un mouvement de tout premier ordre, grâce à ses huit tringles vous aurez à votre choix deux airs :

WESTMINSTER *ou les* CLOCHES DU JURA

En choisissant le carillon S.H.D. à prix égal vous serez assuré d'une qualité supérieure. Notre carillon comporte une garantie absolue par bulletin individuel, numéroté, pour un parfait fonctionnement de dix ans.

C. 18 - ATTENTION - N'oubliez pas en passant votre commande de découper cette annonce en indiquant la gare la plus proche de votre domicile. Ceux qui passeront leur commande dans les 15 jours suivant la parution de cette annonce et enverront leur mandat de 1000 frs bénéficieront de la gratuité de port, d'emballage et de frais d'assurances.

N'ATTENDEZ PAS ! ECRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A S. H. D., 106, RUE LAFAYETTE - PARIS

LES DEMI-FINALES DU CHAMPIONNAT DES XV

LOURDES, PLUS OPPORTUNISTE, A PRIS LE MEILLEUR SUR LES PUISSANTS MONTOIS

. De notre envoyé spécial, André DUCOS

BIARRITZ. — C'est dans une ambiance extraordinaire, telle que le terrain d'Aguilera en connut rarement, que s'est disputé ce match, qui tint toutes ses promesses.

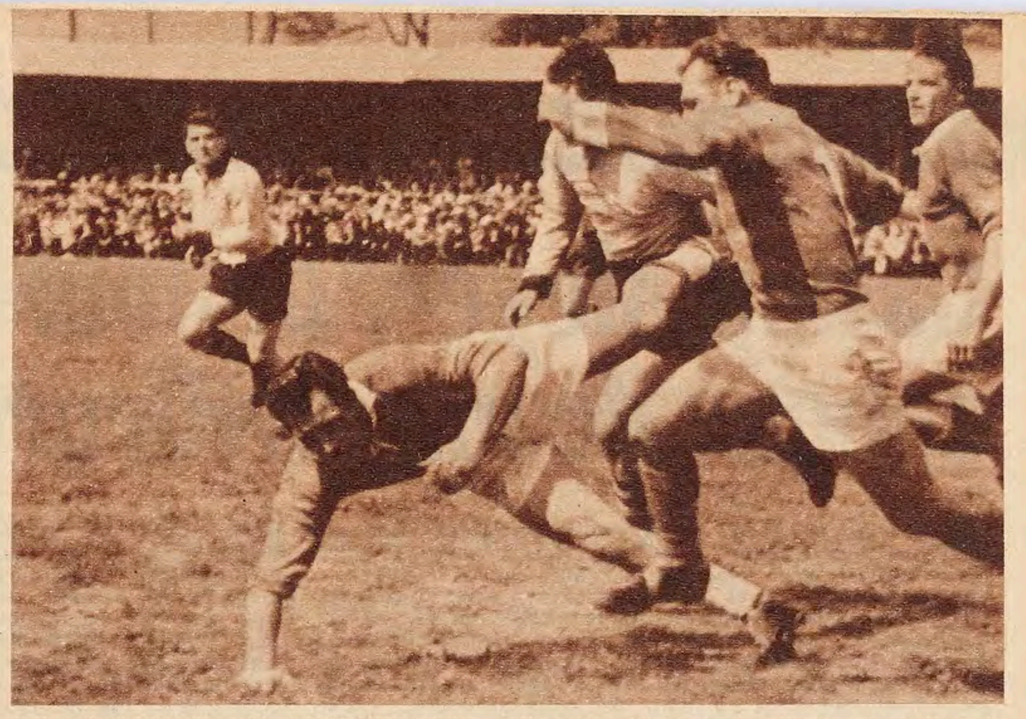
Comme dans l'annonce normande de Mme Bovary, les moyens les plus divers et les plus pittoresques ont été empruntés et l'on est venu d'un peu partout, à pied, à cheval ou en voiture, des coins les plus reculés des Landes et de la Bigorre.

Du point de vue technique, le choc donna lieu à une farouche empoignade, plus égale d'ailleurs que ne l'indique le score : 10 points (2 essais Antoine Labazuy et Maurice Prat, 2 buts de Jean Prat) à 0 en faveur des Lourdais.

Les Montois firent souffrir les Lourdais à l'avant. Grâce au talonnage supérieur de Pascalin et à leur avantage en touche, les Landais monopolisèrent le ballon. Mais les Lourdais, très calmes, très sûrs d'eux-mêmes, en bref plus opportunistes, surent mieux l'utiliser et trouver la fissure en temps opportun.

Les deux essais de Labazuy et de Maurice Prat furent marqués aux quinzième et soixante-dix-huitième minutes. Mais les Montois, qui décidément sont moins alertes qu'il y a quelques saisons et même quelques mois, dans le jeu à la main, manquèrent de belles occasions.

Les efforts de leur pack furent méritoires, mais, à l'arrière, où sont les nerveux et souples sprinters d'il y a deux ou trois ans ?



F.C. LOURDES-STADE MONTOIS (10-0), a Biarritz. En voulant rattraper le ballon, le Lourdais Manterola est tombé. Baulon et Saurat se précipitent. (Tél. tr. de Biarritz).

LES AGENAIS ONT DONNÉ, JUSQU'AU BOUT, DES ÉMOTIONS AUX RAPIDES PERPIGNANAIS

(De notre envoyé spécial MARCEL DE LABORDERIE)

BEZIERS. — C'était jour de fête à Béziers.

Devant 25.000 spectateurs venus apporter aux guichets une recette record de 4.764.000 francs, l'équipe de rugby de Perpignan vient de gagner une grande demi-finale.

Elle a, en effet, battu le S.U. Agenais après un match émouvant, indécis et qui resta toujours de haute qualité.

La victoire des Catalans se chiffre par 11 à 8.

De part et d'autre, on compte deux essais dont un transformé, mais les Perpignannais eurent en plus la chance de réussir un but de pénalité. C'est donc le hasard d'un coup de pied qui aura départagé les deux équipes.

Mais cette considération ne saurait diminuer les mérites de l'équipe victorieuse.

Dès le début, les Catalans se lancèrent dans la bataille avec une impressionnante ardeur.

A toute vitesse, ils menaient les opérations et c'est du reste en procédant à une rapide remise en jeu à la touche que le petit demi de mêlée Ménichelli put permettre à son avant Cornill de s'échapper.

Ce dernier lui repassait la balle et Ménichelli, avec la souplesse d'une anguille, évitait ses derniers adversaires pour marquer.

Ce devait être le seul de la première mi-temps.

A vrai dire, sur attaque de toute la ligne, l'ailier catalan Rous en avait bien marqué un, mais il avait été refusé, l'arbitre, M. Laffitte, ayant jugé que Rous avait frôlé la touche à un mètre des buts.

Pareillement, les Agenais avaient raté deux occasions, les centres Laroche et Genestine assurant mal leurs passes à leurs deux ailiers Célestine et Mieyaa, pourtant démarqués.

Avec la seconde mi-temps, l'allure allait se précipiter, car les Agenais, restés jusqu'alors sur la réserve, entraient dans la danse, et ce sont eux à leur tour qui menaient les offensives les plus dangereuses, les plus incisives.

Le plus souvent, ils procédaient par contre-attaques de leurs propres buts. C'était là leur seule ressource, puisqu'ils étaient battus au talonnage.

Le match devint alors particulièrement émouvant. Car, si Perpignan mena d'abord 6-0, un essai de Célestine ramena la marque à 6-3.

Un essai de l'avant perpignannais Grau, reprenant un coup de pied de déplacement de l'ailier Rous, redonna une avance précieuse, 11-3, à Perpignan.

On croyait cette avance définitive, mais c'est ce moment-là précisément que choisirent les Agenais pour repartir de plus belle.

Un mouvement s'étageant sur 80 mètres et utilisant plus de 7 ou 8 joueurs aboutit dans les buts de Perpignan.

Mieyaa ayant réussi l'essai, le score était ramené à 11-8.

A ce moment-là, il restait encore un quart d'heure de jeu, et les Agenais avaient la direction des opérations.

D'un rien, Robert Carabignac ratait un drop-goal, d'un rien Laroche, puis Célestine, ratèrent un essai.

La victoire restait bien, 11-8, aux Catalans, mais que d'émotions pour eux sur la fin.

U.S.A. PERPIGNAN-S.U. AGEN (11-8), à Béziers. La 3e ligne agenaise part à l'attaque. Zeni, soutenu par Larrats, s'élance à l'assaut des buts catalans (Tél. trans. de Béziers).

LES DEMI-FINALES DE LA COUPE DES XIII

EITO A MARQUÉ PLUS DE POINTS QUE PUIG-AUBERT MAIS CARCASSONNE A ÉLIMINÉ VILLENEUVE (17-13)

(De notre envoyé spécial CHRISTIAN LIGIER)

PAU. — Villeneuve, malgré de nombreux absents de qualité, a magnifiquement résisté aux assauts des puissants « bulldozers » carcassonnais et, somme toute, est tombé avec honneur devant le treize « N° 1 » de la Ligue.

Les hommes de Puig-Aubert procédèrent le plus souvent par leurs avants, adoptant la tactique « yard par yard ».

Devant une formation plus puissante et plus complète dans toutes ses lignes, Villeneuve fit un match méritoire et, même, partit en trombe, puisque, après dix minutes, il menait par 7 à 0.

Mais la redoutable machine de guerre audoise se mit en mouvement. Le rouleau compresseur déferla et les Lot-et-Garonnais du Dr Mourgues ne pouvaient que s'incliner, malgré quelques réactions du meilleur style.

Le duel des butteurs Puig-Aubert - Eito se termina à l'avantage du Villeneuvois qui, sur les treize points marqués par son équipe, en réussit dix.

De son côté, « Pipette » en réalisa huit sur les dix-sept que compte le tableau carcassonnais.

Ce n'est déjà pas si mal...

Aux côtés de ces deux joueurs, l'international Vaslin produisit également grosse impression.

JAMAIS LYON XIII N'A PRIS L'INITIATIVE FACE AUX CATALANS

CARCASSONNE. — Lyon XIII, qui paraissait de taille à stopper Perpignan dans sa montée vers la finale de la Coupe a dû, à la surprise générale, baisser pavillon devant les irrésistibles Catalans. Jamais les champions de France — pourtant dûment prévenus — n'ont pu prendre l'initiative des opérations.

Le score était ouvert dès la sixième minute par un coup franc de Comes (2-0), suivi cinq minutes plus tard d'un exploit semblable de Baldassin (2-2). Tout était donc remis en question. Mais, à la quinzième minute, une sensationnelle trouée du duo Comès-Malafosse, achevée par Maso, donnait l'avantage aux Catalans. Comès réussissait la transformation (7-2).

Jusqu'à la fin de la mi-temps, les Perpignanais ne cessèrent pas de mener des offensives de grand style, mais la réputée défense lyonnaise se montrait absolument infranchissable.

La seconde mi-temps vit Lyon largement dominer sans toutefois parvenir à conclure, la défense catalane étant devenue l'égale de sa rivale.

A la soixantième minute, Crespo découvrit une faille dans le système défensif adverse : il ne lui en fallut pas plus pour aller à l'essai, en coin (7-5).

Aussitôt, Perpignan repartit de plus belle et ses avants recommencèrent à malmener le pack des champions de France.

A la soixante-dixième minute, Chanchou marqua entre les poteaux et Comès transforma (12-5).

Dès lors, la partie était jouée. Les Catalans continuèrent à exercer leur pression sur des rivaux courageux, puisqu'à la soixante-dix-neuvième minute une attaque générale des Lyonnais se termina par un essai du jeune centre Rey (12-8).

CARCASSONNE-VILLENEUVE (17-13), à Pau. Les trois-quarts de Villeneuve ont essayé de franchir la défense. Fallière est stoppé par Tesseyre. De g. à dr.: Arcas et Benausse.

ST. LAVELANET-S.C. TULLE (13-6), à Carmaux. Sur mêlée ouverte, les Tullistes Piquer et Ceaux s'échappent. Pidou plonge pour les arrêter. Der.: Cavoye, Cubilié (T.t. Carmaux)

Essai transformé

par Jean PRAT, 34 fois international

UNE des plus grandes figures du rugby français, une sorte de paladin du sport, allant pourfendre ses adversaires sous le ciel d'Ecosse ou d'Irlande, allant soumettre à sa loi les Gallois ou les Anglais, ou faire démonstration de son art en Amérique du Sud ou en Afrique, est représentée par Jean Prat, un fier produit de la terre de Bigorre, un fils de chez nous, attaché fidèlement à sa ferme, à son club, à sa patrie pyrénéenne. Sur le sol de la métairie de ses parents, Jean Prat a commencé à courir; sur le stade voisin, il a, tout enfant, touché au ballon; il a grandi dans l'ambiance du rugby. Aujourd'hui, il en est devenu l'un des plus prestigieux champions.

Jean Prat n'a pas 29 ans, et il vient d'égaler le record français des sélections internationales.

34 fois porteur du maillot de l'équipe de France, champion de France, détenteur de la Coupe de France, recordman des points marqués, Jean Prat n'a pas encore terminé sa carrière, une belle et déjà grande carrière, mouvementée et glorieuse, dont il entreprend aujourd'hui le récit pour nos lecteurs.

CELA avait fait clac... Comme un morceau de bois sec qui se casse d'un seul coup. J'en ai encore le bruit dans les oreilles, et le seul fait d'en évoquer le souvenir me donne des sueurs froides le long de l'échine.

« Jambe cassée, me suis-je dit aussitôt, tu as la jambe cassée. »

C'est fou tout ce qui peut vous passer dans la tête à ce moment-là. Il arrive que, dans les coups durs, on ne veuille pas croire à ses malheurs, qu'on se cramponne à l'espoir de voir tout s'arranger, mais, en la circonstance, j'étais fixé, je savais que ma jambe droite était brisée, que j'étais terrassé. Résigné à cette fatalité, je n'osais plus faire un mouvement, je n'osais plus bouger le petit doigt...

Comment cela s'est-il produit, comment, dans un match international où je me suis toujours tiré d'affaire, l'accident est-il survenu ? A deux ans de distance, je n'arrive pas à le réaliser entièrement.

Tout s'était bien présenté pour nous sur ce terrain de Cardiff, l'Arm's Park, situé au cœur de la ville. Quelle foule ! Dans le vestiaire, nous en parlions entre nous, et nous entendions les chants gallois; on m'a expliqué depuis que cet hymne qu'ils chantaient d'un ton grave et profond, était « La terre de nos aïeux », un peu leur chant national. Je ne me doutais pas qu'il devait être pour moi un « Chant du départ »...

Je revois encore notre entrée sur le terrain, la pose traditionnelle des joueurs frappés d'immobilité en écoutant la « Marseillaise ». Je revois encore ces tribunes, à forme rectangulaire, remplies de spectateurs, que nous sentions tout près de nous. J'insiste sur ce point, car les joueurs, qui ont dans les oreilles les acclamations de leurs supporters, n'en deviennent que plus excités. A Colombes, c'est tout à fait différent : on se sent très loin de la foule.

Toujours est-il que le match venait à peine de commencer que des cris assourdissants s'élevèrent. Pensez donc... le demi d'ouverture Cleaver venait de lancer la première attaque. Je compris alors que nous allions jouer un match « pas comme les autres ». Il faut alors se rappeler que le Pays de Galles avait successivement battu l'Ecosse, l'Irlande et l'Angleterre, que cela ne s'était pas produit depuis des dizaines d'années et que l'équipe venait chercher la grande consécration finale devant son public.

Mais tout n'allait pas aussi bien que l'avaient prévu les grands augures gallois. Cleaver, Matthews, Ken Jones avaient beau attaquer comme des forcenés, excités par les cris de la foule, ils ne passaient pas. Ils se cognaient sur notre rideau défensif comme des mouches sur un carreau.

Bien plus, une de nos attaques — nous avions moins d'occasions qu'eux — s'annonçait fulgurante. Je revois encore notre petit centre Merquey réussissant une trouée impressionnante. « S'il arrive à servir Siman, me disais-je, c'est l'essai. »

Mais Merquey, appelé au centre par Matheu, négligea Siman; il crut bien faire en revenant à l'intérieur : erreur fatale. L'occasion restée inexploitée, l'essai était manqué...

De toutes ces phases de jeu, il résultait que les Gallois n'étaient pas les maîtres des événements; ils avaient beau se dépenser avec une ardeur que je n'avais jamais remarquée chez eux au cours des autres matches, ils étaient bel et bien tenus en échec. Ce match d'il y a deux ans, à Cardiff, me rappelle celui joué cette année à Swansea, où les Gallois, détenteurs de la triple couronne, furent incapables de manœuvrer l'équipe française.

Mais revenons à ce match du samedi 25 mars 1950. Comment donc se produisit l'accident ? J'essaye de rassembler mes souvenirs pour fixer les détails qui restent encore imprécis dans ma mémoire. Je sais que le ballon roulait à terre; je me trouvais à une distance de deux mètres environ. Et puis, dans l'ardeur du match, que se passa-t-il ? Comment fus-je fauché ? Est-ce un Jones, un William ou un Lewis ? Dans ces courses furieuses, est-ce un coup de la fatalité, un mauvais sort ?

Toujours est-il que j'entendis ce « choc », ce « choc » dont j'ai parlé au début et qui me signifiait bien que la jambe avait cassé comme une branche.

Il y eut en ce moment deux hommes en moi. Oui, j'avais la sensation que ma personnalité se dédoublait. Il y avait d'abord le Jean Prat présent sur le terrain, allongé sur le brancard, et qui suivait d'un œil inquiet les soins dont il était l'objet. Je dois dire que tout fut mené rondement et avec sûreté. Avec un petit retard de 24 mois, j'adresse mes félicitations au service de secours de l'organisation galloise. Transport rapide à l'hôpital, en compagnie de M. Debon qui eut la gentillesse de toujours me tenir compagnie. Il ne m'a pas quitté et vous ne pouvez vous imaginer ce que sa présence a pu me réconforter.

Car, moi, qui ne sais dire que « Yes » ou « No » ou « Breakfast », ou peut-être encore « Good Morning », comment aurais-je pu m'en sortir avec les médecins et les infirmiers anglais ?

A peine arrivé à l'hôpital, on procédait à la radio. Puis, avec des gestes dont j'admirais la sûreté, on mettait ma jambe dans le plâtre. Je savais, grâce à la présence de mon interprète-ange gardien, M. Debon, que le péronné était cassé au-dessus de la cheville, que cela pouvait ne pas être grave, mais que ça pouvait l'être aussi...

Tout de même, je me sentais un peu rassuré. Je pus revenir à l'hôtel et, confortablement installé sur des coussins savamment disposés, je pus même assister au banquet. Le colosse toulonnais Bonnus se chargeait de me porter sur ses épaules, à chacun de mes déplacements. Je m'inquiétais à ce moment du résultat du match. Car j'avais quitté le terrain, un peu avant la mi-temps, et le score était 0 à 0, alors que nous avions joué contre le vent. Je le dis franchement, je croyais — jusqu'au moment de ma mise hors de combat — que nous pouvions vraiment vaincre les Gallois, comme à Swansea cette année !

Or, quelle ne fut pas ma stupeur en apprenant que nous avions été battus, débordés, et que notre défaite se chiffrait par plus de vingt points !

Toutes ces réflexions, c'est le premier de mes deux personnages dédoublés qui les faisait. Mais il y avait l'autre, il y avait celui dont l'imagination travaillait follement...

J'éprouve un peu de peine à relater tout ce qui passa par la tête de mon personnage dédoublé... Je me vis éloigné à tout jamais du rugby, je me vis traînant à terre un gros pied déformé; ou bien je m'imaginais boitillant avec une jambe plus courte que l'autre. Je me voyais infirme, et presque ridicule. Je pensais aussi à la malchance qui avait accablé d'autres joueurs de rugby avant moi; je pensais à l'exemple de René Crabos, revenu lui aussi d'un match international avec une jambe brisée et qui, depuis, avait dû renoncer aux matches internationaux. Je me voyais revenir la tête basse vers ma cité lourdaise, vers cette maison où j'avais passé mon enfance, vers cette campagne que j'avais parcourue dans tous les sens.

« Et ce terrain du stade, me disais-je, ce terrain si près de la maison, n'y jouerai-je jamais plus ? »

Alors, je revis toute ma jeunesse, je revis mes débuts, mes premières courses, mes premiers matches, mes premiers essais, mes premiers buts; je revis toute la série de mes rencontres en cadets, en juniors; je me revis m'exerçant dans le cross, ou jouant dans l'équipe de France. C'est toute ma carrière qui revivait et dont je suivais la marche, les incidents et les joies, comme si j'avais assisté à la projection d'un film.

Les premières images de ce film avaient pour cadre les murs de l'école communale. De mon enfance, je garde le souvenir de ma vie de famille, et celui, bien sûr, de mes premières sorties à l'école.

Nous avions un professeur de mathématiques qui me plaisait particulièrement. C'était M. Ozon. Il me pardonnera de lui rappeler son indulgence pour les élèves un peu turbulents que nous étions et pour lui donner aussi quelques solides raisons de l'estime dans laquelle nous le tenions. Car, au fond, je n'avais pas tant que ça de dispositions spéciales pour le calcul, les divisions savantes et la règle de trois. Mais M. Ozon nous parlait souvent dans la cour de ce jeu qui s'appelait le rugby et que lui-même, nous le savions, avait pratiqué avec un certain succès.

C'est lui qui sut nous intéresser au jeu et c'est lui qui me donna les premiers conseils. Je ne les ai jamais oubliés et je me rends compte aujourd'hui de l'influence considérable que peut exercer un professeur averti sur ses jeunes élèves.

Nous jouions avec quelque chose qui ressemblait moins à un ballon qu'à un paquet de chiffons. Et M. Ozon nous disait, nous recommandait : « Passez, passez, sans être plaqué ! »

Nous l'écoutions avidement et toujours je me suis efforcé d'appliquer ce principe qui nous était enseigné avec tant de clarté.

Aujourd'hui, je pense que M. Ozon ne doit pas être trop mécontent de son élève; il doit avoir au moins la satisfaction de voir qu'il n'a point parlé dans le désert. Il y a vingt ans de cela, n'est-ce pas, et il n'est jamais trop tard pour remercier un professeur des bons conseils qu'il vous a donnés.

Il y avait aussi un événement qui, chaque semaine, prenait dans ma petite cervelle de gosse de huit ans des proportions considérables : c'était l'entraînement traditionnel du jeudi des équipiers lourdais, car cet entraînement s'effectuait sur le terrain du stade, terrain dont mon père était propriétaire et adjacent à la maison.

Au moment où je voyais arriver les joueurs, tous habillés de leur petite culotte, le torse moulé d'un maillot qui me semblait très beau, ce n'était qu'un jeu pour moi de les rejoindre. Bien sûr, je ne me mêlais pas à leurs jeux, ni à leurs courses. Mais je me tenais derrière la ligne, près des poteaux. Si d'aventure le ballon roulait dans ma direction, vite je me précipitais pour le ramasser. Il était un peu lourd, un peu grand, ce ballon, pour des menottes, mais j'aimais le toucher.

Alors, fièrement, je l'apportais en courant à tous ces « grands » qui s'en servaient si bien. Ils m'avaient, du reste, pris en affection et ils s'amusaient à me voir courir après le ballon, dont les rebonds me paraissaient diaboliques. Parmi ces grands, il y avait Barouillet qui était alors un excellent demi d'ouverture, il y avait aussi Palisse, les frères Bives. En ai-je passé des heures agréables en leur compagnie.

Vous pensez si j'étais fourbu quand, après les séances, je rentrais à la ferme près du stade. Je ne vous dirais pas, comme il est de tradition dans tous les récits, que j'avais à affronter le courroux de mes parents. Pas du tout ! Oui, mes parents étaient ravis. Je n'avais rien de l'enfant martyr que les parents réprimandent, comme je l'ai toujours lu, quand ils rentrent de leurs escapades sportives. Au contraire, mes parents me laissaient faire. Ma mère, elle-même, voyait d'un très bon œil ces parties, et je crois même qu'elle m'encouragea toujours.

Je pense aussi à celui qui remplissait les fonctions de concierge du stade. Il s'appelait Sola; il jouait talonneur dans l'équipe, et j'ai toujours entendu dire qu'il aurait été certainement international s'il n'avait pas été de nationalité espagnole. Je me souviens qu'il venait du Boucau. C'était une référence, car Le Boucau a toujours été un sol sur lequel sont nés de grands joueurs.

Le concierge était seul et, sur le stade, il m'arrivait fréquemment de lui tenir compagnie. On parlait de rugby, il me racontait ses exploits ou les prouesses des autres équipiers.

Voilà donc l'ambiance dans laquelle je vivais et qui me prépara, vous vous en doutez, à la vie du rugby.

Un autre concierge le remplaça ; il s'appelait Barndan. Je connaissais son pedigree par cœur. Il avait d'abord joué talonneur, puis pilier. Ce n'est pas encore lui qui me détourna du rugby et me découragea.

Je me souviens, au contraire, qu'il venait à la maison demander la permission à ma mère de m'emmener jouer avec les gosses au Boucau, ou encore à Soustons. J'étais à ce moment-là, déjà, un grand garçon ; je n'étais plus le bambin qui ramassait les balles tant bien que que mal pour les porter aux grands.

Mais, en toute sincérité, je ne veux pas me rendre coupable du péché d'orgueil. Non, vraiment, j'ai beaucoup de motifs, en rappelant mes débuts, mes vrais débuts de joueur, à rester très modeste. Et vous allez comprendre pourquoi.

La semaine prochaine :

J'AI ÉTÉ CROSSMAN DANS MA JEUNESSE

A ses débuts, le jeune J. Prat (marqué d'une ×) jouait déjà à Lourdes, sur le terrain où il réalisa ensuite des exploits

Une date mémorable dans la carrière de Prat : 25 mars 50, jour de France-Galles, où Jean eut la jambe cassée...

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Neogravure, 17, rue Fondary, Paris.

LOURDES-STADE MONTOIS

F.C. LOURDES-STADE MONTOIS (10-0), à Biarritz. Les Lourdais, en triomphant des Montois, disputeront dimanche prochain, à Toulouse, la finale du Championnat de France avec Perpignan. Salzet vient de plaquer le Montois Carrère (à terre). Le ballon roule. Buzy, Guinle et Estrade se précipitent. A droite : le demi de mêlée F. Labazuy (Tél. tr. de Biarritz).

CATALANS-LYON XIII

CATALANS-LYON (12-8), à Carcassonne. Lyon, champion de France 1951, a été éliminé par les Catalans, qui sont venus cette saison très tard en forme. Sur une ouverture classique des trois-quarts lyonnais, l'ailier Voron vient de déborder la défense des Catalans et file vers l'essai. Derrière lui, son vis-à-vis Mestrex se lance à sa poursuite (T. tr. de Carcassonne).